

# LES SIGNES DES TEMPS

„Quand vous verrez toutes ces choses, sachez que le Fils de l'homme est proche et à la porte.“ Math. 24 : 33.

3<sup>e</sup> ANNÉE.

BALE (SUISSE), JUIN 1879.

NUMÉRO 12.

## LES SIGNES DES TEMPS

JOURNAL MENSUEL

publié par la Société des Adventistes du Septième Jour

COMITÉ : J. N. Andrews, Albert Vuilleumier, J. H. Guenin.

PRIX D'ABONNEMENT FR. 5 par an ou par volume de 12 numéros.

S'adresser : Bureau des « SIGNES DES TEMPS », Bâle (Suisse).

### LE JOUR DE DIEU.

Jour de repos et de bonheur,  
Consacré par le Créateur.  
Viens, comme une douce rosée,  
Rafraîchir mon âme lassée.  
Que j'aime ton retour  
Heureux Jour!

O Jour de calme, où mon esprit  
Retrouve le paix qu'il chérit;  
Où je fais les soins de la terre  
Pour chercher Dieu par la prière.  
Oui, j'aime ton retour,  
Heureux Jour!

O Jour de joie, où devant Dieu,  
Rassonnés en un même lieu,  
Des saints font monter leurs hommages  
A l'éternel Rocher des Ages.  
Qu'il est beau, ton retour,  
Heureux Jour!

Jour béni, même au pèlerin,  
Seul et fatigué du chemin;  
Il trouve en tes purs délices  
Du repos sans fin prémices.  
Que j'aime ton retour,  
Heureux Jour!

Dans tes demeures, ô Jésus!  
Que ta main prépare aux élus,  
Ce jour choisi sera sans cesse  
Un jour de suprême allégresse.  
Pour nous, dans ton séjour,  
Quel beau Jour!

E. R. G.

### Paroles d'Avertissement.

#### AVERTISSEMENTS POUR NOTRE EPOQUE.

Un homme honnête selon la règle de probité de Jésus lui-même, est celui qui manifeste une intégrité inflexible. Les poids trompeurs et les fausses balances, au moyen desquels tant de personnes cherchent à avancer leurs intérêts temporels sont en abomination devant Dieu. Cependant un grand nombre de ceux qui font profession de garder les commandements de Dieu se servent de faux poids et de fausses balances. Si un homme entretient réellement une communion intime avec Dieu, et qu'il gardera la loi en vérité, sa vie se manifestera; car toutes ses actions seront en harmonie avec les enseignements de Christ. Il ne vendra pas son honneur pour un gain périssable. Ses principes sont établis sur une fondation ferme et sûre, et sa conduite dans ses affaires temporelles sera conforme à ses principes religieux. Une ferme intégrité brille d'un vif éclat au milieu de l'iniquité qui prévaut dans ce monde. Il se peut que la tromperie, la fausseté et l'infidélité soient couvertes d'un lustre extérieur et cachées aux yeux des hommes; mais elle ne peuvent être cachées aux yeux de Dieu. Les anges de Dieu qui observent avec intérêt le développement du caractère des hommes et estiment leur valeur morale, inscrivent dans les registres des cieux, les plus petites transactions qui révèlent le caractère de chacun ici-bas. Si dans ses occupations journalières un ouvrier est infidèle, et apporte de la négligence à remplir son devoir, le monde jugera sûrement de sa religion d'après sa conduite journalière dans ses affaires.

Celui qui est fidèle dans les petites choses sera aussi fidèle dans les grandes; et celui qui est injuste dans les petites choses sera aussi dans les grandes. Ce n'est pas la grandeur de la chose qui en constitue le mal ou le bien. Un homme agit envers Dieu de la même manière qu'il agit envers ses semblables. Comment les vraies richesses seront-elles jamais confiées à celui qui est infidèle dans les richesses injustes? Les enfants de Dieu devraient se rappeler que, dans toutes leurs transactions commerciales, ils sont éprouvés, pesés dans les balances du Sanctuaire.

Jésus a dit: «Un bon arbre ne peut por-

ter de mauvais fruits, ni un mauvais arbre porter de bons fruits.» «Vous les connaissez donc à leurs fruits.» Les actions d'un homme sont à leur tour qu'il porte. S'il est infidèle et déloyal dans les choses temporelles, les fruits qu'il porte sont des épines et des chardons; il sera infidèle dans sa vie religieuse, et pillera Dieu en «dîmes et en offrandes.»

La Bible condamne dans le langage le plus fort toute espèce de fausseté, toute voie détournée et toute fraude. Le bien et le mal sont clairement indiqués dans ce livre divin. Mais hélas! les chrétiens se sont placés sur le terrain de l'ennemi; ils ont cédé à ses tentations et ont suivi ses artifices, jusqu'à ce que leurs sens aient été émoussés au plus haut degré. Ils pensent qu'une légère déviation de la vérité, un petit changement à ce que Dieu exige d'eux, lorsque leurs intérêts temporels y sont engagés, n'est pas après tout une chose tellement coupable. Mais aux yeux de Dieu le péché est le péché, qu'il soit commis par le millionnaire ou le mendiant. Ceux qui acquièrent du bien par des moyens frauduleux attirent la condamnation sur eux-mêmes. Tout ce que l'on obtient par la tromperie et la fraude ne sera qu'une malédiction pour celui qui possède ces biens mal acquis.

Adam et Eve durent souffrir les terribles conséquences de leur désobéissance au commandement formel de Dieu. Ils auraient pu dire: Ce n'est qu'un petit péché, qui ne nous sera jamais imputé. Mais Dieu le considérait tout différemment. Il envisageait comme étant un mal terrible dont les résultats se feraient sentir jusqu'à la fin. Dans le temps où nous vivons, ceux qui professent être des enfants de Dieu se rendent coupables de péchés plus grands encore. Dans les transactions commerciales, les chrétiens de nom ont l'habitude de dire et de commettre la fausseté. Une telle conduite attire le déplaisir de Dieu sur son peuple et de l'opprobre sur sa cause. La moindre déviation à la vérité et à la droiture est une transgression à la loi de Dieu. Si une personne supporte et excuse habituellement le péché en elle, elle contracte l'habitude de faire le mal; mais par cela, la gravité du caractère du péché n'en est nullement amoindrie. Dieu a établi des principes immuables qu'il ne peut changer sans changer sa nature même. Si tous ceux qui professent de croire à la vérité étudiaient fidèlement la parole de Dieu, ils ne seraient pas si arriérés dans les choses spirituelles. Ceux qui méprisent de faire la volonté de Dieu dans cette vie, ne respecteraient pas davantage son autorité s'ils étaient dans le ciel.

Toutes sortes d'immoralités sont clairement décrites dans la parole de Dieu, et leurs résultats exposés devant nous. La gratification des passions les plus basses nous y est présentée dans son caractère le plus révoltant. Personne donc, quelque obscure que soit son intelligence ne peut errer à cet égard. Mais toutefois ce péché est nourri par plusieurs de ceux qui professent de marcher dans tous les commandements de Dieu. Dieu jugera chacun par sa parole.

«Sondez les Ecritures,» dit Jésus, «car c'est par elles que vous croyez avoir la vie éternelle, et ce sont elles qui rendent témoignage de moi.» La Bible est un guide infaillible. Elle exige une parfaite pureté en parole, en pensée et en action. Il n'y aura que ceux dont le caractère sera vertueux et sans tache qui pourront entrer en la présence d'un Dieu pur et saint. Si les enfants des hommes étudiaient la parole de Dieu et y obéissaient, ils seraient conduits par cette parole divine, comme les Israélites étaient conduits par une colonne de feu pendant la nuit, et par une colonne de nuée pendant le jour. La Bible est l'expression de la volonté de Dieu révélée à l'homme. C'est la seule règle parfaite du bien, et elle désigne clairement le devoir de l'homme dans toutes les circonstances de la vie. Beaucoup de responsabilités reposent sur nous dans ce monde. Si nous les négligeons, non-seulement nous attirerons des souffrances sur nous-mêmes, mais encore d'autres auront à souffrir de notre négligence.

Ceux qui font profession de révéler la Bible et de suivre ses enseignements manquent à beaucoup d'égards, de se con-

former à ce qu'elle exige d'eux. Dans la manière d'élever leurs enfants, ils suivent leur propre nature perverse, plutôt que la volonté de Dieu qui leur est révélée dans sa parole. La négligence de ce devoir entraîne la perte de milliers d'âmes. La Bible établit des règles sur la vraie discipline que l'on doit exécuter envers les enfants. Si les parents observaient ces règles, nous verrions aujourd'hui entrer dans la société une classe de jeunes gens bien différente de celle que nous avons maintenant. Mais les parents qui professent de lire la Bible agissent directement en opposition à ses enseignements. Nous entendons le cri d'angoisse des pères et des mères qui se lamentent sur la conduite de leurs enfants, se doutant bien peu que ce sont eux qui, par leur affaiblissement aveugle, ont attiré sur eux-mêmes toute cette angoisse et la ruine de leurs enfants. Ils ne sentent pas les responsabilités que Dieu leur a données, concernant leur devoir d'élever leurs enfants, en formant chez eux de bonnes habitudes dès leur plus tendre enfance.

Parents, vous êtes responsables dans une grande mesure des âmes de vos enfants. Bien des parents négligent leur devoir pendant les premières années de la vie de leurs enfants, et pensent que lorsqu'ils seront plus âgés, ils mettront alors tous leurs soins à réprimer le mal en eux, et à leur donner de bons principes. Mais ils ne comprennent pas que le temps même où ils doivent s'appliquer à cette œuvre, c'est dès la plus tendre jeunesse de leurs enfants, lorsqu'ils sont encore au berceau. Ce n'est pas bien pour les parents de gâter leurs enfants et de leur laisser faire leurs volontés, et ce n'est pas bien non plus de les maltraiter. Une manière ferme, décidée et juste produira les meilleurs résultats.

E. G. WHITE.

### Etudes Bibliques.

#### LA LOI DE DIEU.

##### SECOND ARTICLE.

PAUL parle de ce sujet d'une manière trop claire pour que l'on se méprenne sur le sens de ses paroles. Dans le second chapitre de son épître aux Romains, il commente sur la loi de Dieu, faisant allusion à plusieurs des dix commandements, pour montrer de quelle loi il veut parler. Il montre comment cette loi a été transgressée par tous les hommes, soit Juifs soit Gentils. De là il conclut dans le chapitre suivant, que tous les hommes sont condamnés par cette sainte loi, et que par conséquent, ils ont besoin de l'Evangile, pour les sauver; mais de crainte que, d'après cela, quelques-uns ne pensent que la loi fut mise de côté par l'Evangile, ou par la foi en Christ, il dit: «Anéantissons-nous donc la loi par la foi? Dieu nous en garde! Au contraire, nous établissons la loi.» Rom. 3: 30. La loi donc, ou l'Evangile n'abroge pas la loi de Dieu; mais plutôt l'établit. Combien ce langage est emphatique! «Anéantissons-nous la loi? Dieu nous en garde.» Et il ajoute: «Au contraire, nous établissons la loi.» Ce qui est établi, n'est certainement pas détruit, ni mis de côté.

Jacques enseigne cette simple vérité, savoir, que l'observance de chacun des dix commandements est obligatoire pour les chrétiens. Il dit: «Car quiconque aura observé toute la loi, s'il vient à pécher dans un seul commandement, il est coupable comme s'il les avait tous violés.» Jacq. 2: 10. De quelle loi parle-t-il? Des dix commandements, ainsi qu'il le montre dans le verset suivant: «Car celui qui a dit [ou dans la marge, vers. angl., cette loi qui dit]: Tu ne commettras point adultère, a dit aussi: Tu ne tueras point. Sicondu n'excommet pas adultère, mais que tu tués, tu es transgresseur de la loi.» Jacques parle de cette loi qui dit: Tu ne tueras point. Tu ne commettras point adultère. Nous savons tous que cette loi est le décalogue; car c'est la seule loi qui renferme ce langage. Partout où ces paroles sont citées dans le Nouveau Testament, elles sont citées directement du décalogue, tel qu'il se trouve dans l'Ancien Testament. Or Jacques dit positivement que quiconque aura observé toute

cette loi, et qui aura péché dans un seul des commandements, est coupable comme s'il les avait tous violés. Il a transgressé la loi. C'est un transgresseur, et comme tel, il est coupable aux yeux de Dieu. La sainteté et la perpétuité de cette loi pouvaient-elles être enseignées dans un langage plus fort? Ceux qui peuvent trouver des détours pour faire accorder ce passage avec leur manière de voir peuvent bien détourner le sens d'un passage quelconque en faveur de leur théorie.

Ces commandements sont constamment présentés, non-seulement dans l'Ancien Testament, mais tout aussi fréquemment dans le Nouveau Testament, comme étant pour le caractère moral la règle du bien et du mal. Ces commandements montrent la différence entre le juste et le méchant. Lorsque le jeune homme riche demanda à Jésus ce qu'il devait faire pour hériter la vie éternelle, le Sauveur lui répondit: «Si tu veux entrer dans la vie, garde les commandements.» Math. 19: 17. Ainsi le Seigneur lui présenta comme condition de la vie éternelle l'observance aux commandements de Dieu. Il est évident qu'il fait ici allusion aux dix commandements, car il continue immédiatement en citant plusieurs, afin de montrer de quelle loi il voulait parler.

Quand Jésus voulait prouver aux pharisiens qu'ils étaient hypocrites et méchants, il les éprouva par le même critérium: «Pourquoi transgressez-vous le commandement de Dieu par votre tradition? Car Dieu a donné ce commandement: Honore ton père et ta mère.» Math. 15: 3, 4. Ici il est clairement fait allusion au décalogue. Le Seigneur dit ensuite: «Ils m'honorent en vain, en enseignant des doctrines qui ne sont que des commandements d'hommes.» Verset 9. Il est donc inutile pour nous de faire profession d'honorer Dieu, tout en méprisant un précepte quelconque de sa sainte loi.

En harmonie avec tous ses enseignements précédents, Jésus, dans le dernier message qu'il donne à l'Eglise, prononce une bénédiction sur ceux qui obéissent aux commandements de Dieu: «Heureux ceux qui font ses commandements afin d'avoir droit à l'arbre de vie.» Apoc 22: 14. Donc, jusqu'à la fin, il est affirmé que l'obéissance aux commandements de Dieu est une condition de la vie éternelle. Jean dit: «Car c'est en ceci que consiste l'amour de Dieu: que nous gardions ses commandements.» 1 Jean 5: 3.

Nous devons être jugés par la loi. Ainsi Jacques, après avoir dit, comme nous l'avons cité plus haut, que nous devons observer tous les commandements de cette loi, ajoute: «Parlez et agissez comme devant être jugés par la loi de la liberté.» Chap. 2: 12. Donc, le décalogue doit être la règle par laquelle les hommes seront jugés.

Dans tout le Nouveau Testament, il est parlé de cette loi dans les termes les plus élevés. Paul, faisant allusion au décalogue, Rom. 7: 7, dit: «La loi donc est sainte, et le commandement est saint, juste et bon.» «Car nous savons que la loi est spirituelle; mais je suis charnel, vendu au péché.» «Car je prends plaisir à la loi de Dieu, selon l'homme intérieur.» Rom. 7: 12, 14, 22. Tel était le caractère de cette loi au temps où Paul écrivait, savoir 60 ans après J.-C. Il ne dit pas que la loi était autrefois sainte et bonne; mais qu'elle «est sainte,» qu'elle «est spirituelle,» etc. L'apôtre dit: «Je prends plaisir à la loi de Dieu.» Ne ferions-nous pas de même? L'apôtre ajoute: «L'affection de la chair est ennemie de Dieu; car elle ne se soumet pas à la loi de Dieu, et aussi elle ne le peut.» Rom. 8: 7.

Lecteurs, la loi de Dieu est tout à fait juste: c'est dans le cœur charnel que se trouve la difficulté. Le cœur naturel n'aime pas à obéir à cette loi. Quel est votre cas? Cette loi fait-elle le sujet de vos méditations? Y trouvez-vous des délices? Observez-vous ses préceptes? ou transgressez-vous quelques-uns de ses commandements? Souvenez-vous que l'un de ces préceptes vous commande d'observer le Sabbat du septième jour. Nous vous supplions de ne pas passer à la légère sur cette question, et de ne pas nous condamner parce que nous enseignons l'observance de la loi de Dieu, telle que la Bible la présente. Nous croyons fermement que le temps est venu, où une réforme doit avoir lieu, concernant

les commandements de Dieu. Nous en avons la prédiction dans le dernier message. Apoc. 14:12. «Ici sont ceux qui gardent les commandements de Dieu et la foi de Jésus.» Précisément avant la venue de Jésus, il sera suscité un peuple qui gardera tous les commandements de Dieu, et qui aura aussi la foi de Jésus. Nous voyons précisément l'accomplissement de cette prophétie dans l'œuvre des Adventistes du Septième jour. D. M. CARRIGT.

**LA FOI ET LES ŒUVRES.**

DANS le monde religieux de nos jours, il y a une tendance à placer au premier rang la partie spirituelle de la religion, et à négliger la partie pratique. La foi en Christ est présentée comme étant l'apogée de l'expérience chrétienne, tandis que les œuvres qui doivent accompagner la vraie foi, sont souvent ignorées.

«Venez à Jésus.» Ces paroles font le sujet de maintes prédications; elles sont chantées par la congrégation et par les enfants dans l'école du dimanche. Les pécheurs sont invités à venir à Jésus pour être sauvés, et ainsi, dans bien des cas, l'œuvre finit précisément où elle devrait commencer; on s'arrête là, comme si la somme de l'expérience chrétienne était comprise dans le seul acte de venir à Jésus. Quoique cela ne soit pas absolument vrai de tous les cas, personne ne niera la tendance prédominante vers cette direction.

Nous ne voudrions pas déprécier la foi. Nous croyons qu'elle est le seul fondement de la véritable expérience chrétienne, et ce fondement ne peut être posé ni trop large ni trop profond. L'action de venir à Jésus est le premier pas vers le bien, ce peut faire un pécheur perdu, qui cherche à être sauvé.

Mais ensuite? Que penseriez-vous de ceux qui, voulant bâtir une maison, poseraient une fondation très-sûre, mais n'y placeraient point ou presque point d'édifice. Ils ressembleraient à ceux qui prêchent la repentance et la foi en Christ; mais qui ne disent rien des œuvres qui doivent les accompagner.

Lorsque Jean-Baptiste prêchait la repentance sur les bords du Jourdain, il vit venir à son baptême quelques personnes faisant haute profession de religiosité, et il leur demanda des fruits correspondant à leur profession. Matth. 3:8.

Par quels terribles reproches Christ ne condamna-t-il pas la haute profession de justice de ces pharisiens, et leurs œuvres d'iniquité! Matth. 23.

Paul, après avoir donné dans Hébr. 11 des exemples remarquables de foi, dit au commencement du chapitre douzième: «Nous donc aussi, puisque nous sommes environnés d'une si grande nuée de témoins, rejetant tout fardeau, et le péché qui nous enveloppe si aisément, poursuivons constamment la course qui nous est proposée, regardant à Jésus, le chef et le consommateur de la foi.»

Quelle doit donc être notre conduite? Puisque Jésus «a payé toute notre dette», devons-nous rester là, les bras croisés, le regardant tranquillement? Non, dit l'apôtre, il ne doit pas en être ainsi. La dette du passé peut véritablement être effacée; mais non sans la condition que nous fassions des efforts pour l'avenir. «Rejetant tout fardeau, nous armant de courage et de fermeté pour le combat et «poursuivons, regardant à Jésus,» combattant contre le péché,» vers. 4, souffrant le châtiement,» vers. 7, «fortifiant les mains qui sont affaiblies,» vers. 12, et faisant «à vos pieds un chemin droit, afin que ce qui cloche ne se doive pas tout à fait,» vers. 13, de peur que nous soyons trouvés coupables du sang de ceux qui sont faibles et qui sont tombés à cause de notre voie détournée. Voilà quelques-uns des fruits de la véritable foi chrétienne.

Jacques (chap. 2:14), fait cette question scrutatrice: «Que servirait-il à un homme de dire qu'il a la foi, s'il n'a point les œuvres? Cette foi le pourra-t-elle sauver?» Dans les versets suivants, il répond à cette question, et il résume sa réponse dans le dernier verset: «Car comme un corps sans âme est mort, de même la foi sans les œuvres est morte.»

Pierre, après avoir parlé de la foi précieuse de l'Eglise exhorta ses frères à ajouter la vertu à leur «foi; et à la vertu la science; et à la science la tempérance; et à la tempérance la patience; et à la patience la piété; et à la piété l'amour fraternel; et à l'amour fraternel la charité.» Sûrement si quelqu'un avait passé pratiquement par ces diverses expériences et rassemblé toutes ces vertus, il devrait être arrivé à un état bien élevé du caractère chrétien.

Passant par dessus un grand nombre

d'exhortations de la même nature et arrivait vers la fin du volume inspiré, nous voyons que les hommes seront jugés, non pas par la profession de foi qu'ils auront faite, mais par les fruits de cette foi, savoir, par leurs œuvres. Apoc. 20:12, 13.

«Tous ceux qui me disent: Seigneur! Seigneur! n'entreront pas tous au royaume des cieux; mais celui-là seulement qui fait la volonté de mon Père qui est dans les cieux.»

Ceux qui prétendent que, puisque les bonnes œuvres ne peuvent nous sauver, elles doivent être mises de côté dans notre expérience chrétienne, chercheront vainement un fondement pour une telle croyance dans les enseignements de Christ et de ses apôtres; car le Nouveau Testament, depuis Matthieu jusqu'à l'Apocalypse, abonde en témoignages positifs que la foi et les œuvres, comme deux sœurs jumelles, marchent la main dans la main; et plus la Foi s'approche de la croix de Christ, plus son sentier sera semé de bonnes œuvres.

Si donc notre foi doit être mesurée par nos œuvres; si elle doit être examinée par celui qui «sonde les cœurs et les reins,» et qui comprend quelle espèce de foi nous possédons, comment pourrions-nous subsister en sa présence, si nous n'avons qu'une foi morte pour recommandation en ce jour terrible?

Pussions-nous chercher et trouver cette foi vivante qui purifie le cœur, afin que nous portions du fruit à la gloire de Dieu, et qu'au jour où l'œuvre de chacun sera manifestée, la nôtre puisse subsister.

E. W. WHITNEY.

**LE DOMESTIQUE D'UN MISSIONNAIRE.**

La plupart de nos lecteurs ont entendu parler du Dr. Morrison, missionnaire en Chine. Son œuvre étant très-étendue et presque au-dessus de ses forces, il désirait avoir quelqu'un pour lui aider, et il écrivit à la Société Missionnaire en Angleterre pour demander qu'on lui envoyât un autre missionnaire. Après avoir pris connaissance de la lettre, le comité de la Société commença à faire des recherches, afin de trouver un jeune homme bien qualifié pour aller en Chine comme aide missionnaire du Dr. Morrison. Au bout de quelque temps, un pieux jeune homme de la campagne, mais rempli de l'amour de Christ, vint se présenter. Il était pauvre, vêtu d'habits grossiers, et il ressemblait à un paysan. Il alla trouver ces messieurs et eut une conversation avec eux.

Ils lui dirent alors qu'il pourrait sortir de la chambre, pendant qu'ils consulteraient ensemble à son sujet. Lorsqu'il fut sorti, ils exprimèrent la crainte qu'ils avaient que le jeune homme ne fût pas du tout qualifié pour être envoyé en Chine comme missionnaire, parce qu'il n'avait l'air que d'un campagnard grossier. Finalement s'adressant à l'un d'eux, Dr. Phillips, ils lui dirent: «Docteur, ayez la bonté d'aller dire au jeune homme que ces messieurs ne pensent pas qu'il ait les qualités requises pour devenir missionnaire, mais que s'il est disposé à aller en Chine comme domestique d'un missionnaire, nous l'envoyons.» Le Docteur n'aimait pas beaucoup s'acquiescer d'un tel message, cependant il scrita, et dit au jeune homme que les membres du comité pensaient qu'il n'avait pas assez d'éducation ni les autres qualités nécessaires à un missionnaire, c'est pourquoi ils ne pouvaient l'envoyer comme tel, mais que s'il acceptait d'aller pour servir le missionnaire, ils l'enverraient. Un grand nombre de jeunes gens dans un tel cas auraient répondu: Si je ne puis pas aller comme missionnaire, je n'irai pas du tout. Mais il dit: «Si ces messieurs pensent que je ne possède pas les qualités nécessaires à un missionnaire, je partirai comme domestique. Je suis disposé à scier du bois, à puiser de l'eau, ou à faire n'importe quelle autre chose pour avancer la cause de mon céleste Maître.» Il fut donc envoyé en Chine comme domestique, mais bientôt il devint missionnaire, et fut plus tard le pasteur, Dr. Milne, l'un des meilleurs et des plus grands missionnaires de ce pays.—*Signs of the Times.*

**LA VRAIE ÉDUCATION.**

La tâche la plus délicate qui ait jamais été assignée aux hommes est celle de cultiver l'esprit de la jeunesse. Dans l'éducation de la jeunesse on doit avoir grand soin de varier la méthode d'enseignement de manière à éveiller les plus grandes et les plus nobles facultés de l'esprit. Les parents et les mères qui n'ont pas eux-mêmes appris les leçons de renoncement, de patience, de support, de douceur et d'amour ne sont pas qualifiés pour faire l'éducation

des enfants d'une manière convenable. Combien la place des parents, des tuteurs, et des instituteurs est importante! Il y a très-peu de personnes qui comprennent les besoins les plus essentiels de l'esprit, et la manière dont il faut diriger le développement de l'intelligence, les pensées naissantes et les sentiments de la jeunesse.

Ceux qui s'occupent des enfants devraient avoir grand soin de développer les qualités de l'esprit, afin qu'ils sachent mieux comment diriger leurs facultés, et les exercer à leur plus grand avantage. La piété vivante est un principe qui doit être cultivé. La puissance de Dieu peut accomplir pour nous ce que tous les systèmes du monde ne peuvent effectuer. La perfection du caractère chrétien dépend entièrement de la grâce et de la force qui se trouvent en Dieu seul. Sans la puissance de la grâce sur notre cœur, pour nous aider et sanctifier notre travail, nous échouons dans nos efforts pour sauver nos âmes et celles de nos semblables. La méthode et l'ordre sont essentiellement nécessaires; mais que personne ne pense que ces choses-là seules, à l'exclusion de la grâce et de la puissance de Dieu opérant dans le cœur, puissent accomplir cette œuvre importante. Lorsqu'on a le cœur des leçons aurait lieu dans un ordre parfait, cela ne suffirait pas dans l'exécution de nos plans, si nous n'avions la puissance de Dieu pour nous inspirer et nous donner le courage de travailler.

Il devrait y avoir de la discipline et de l'ordre dans l'école du Sabbat. Les enfants qui assistent aux écoles du Sabbat devraient apprécier le privilège dont ils jouissent. On doit exiger qu'ils observent les règles établies dans l'école du Sabbat. Les parents devraient veiller soigneusement à ce que leurs enfants sachent leurs leçons de Bible plus parfaitement que leurs leçons de leur école ordinaire. Si les parents et les enfants ne voient aucune nécessité à ce que l'intérêt pour les leçons soit maintenu, alors les enfants feraient mieux de rester à la maison; car ils n'éprouveront aucune bénédiction de l'école du Sabbat. Les parents et les enfants devraient travailler d'accord avec le directeur et les moniteurs, montrant ainsi qu'ils apprécient la peine que l'on se donne pour eux. Les parents doivent éprouver un intérêt particulier dans l'éducation religieuse de leurs enfants, afin qu'ils aient une connaissance plus approfondie des Ecritures.

Un grand nombre d'enfants allèguent qu'ils n'ont pas appris leurs leçons parce que le temps leur a manqué. Il n'y en a que très-peu qui ne peuvent trouver le temps pour apprendre leurs leçons s'ils y prennent de l'intérêt. Quelques-uns consacrent du temps à des spectacles ou à d'autres amusements, tandis que d'autres passent un temps précieux à leur toilette, cultivant ainsi l'orgueil et la vanité. Les heures précieuses passées ainsi avec prodigalité appartiennent à Dieu. Pour ce temps chacun aura à rendre compte à Dieu. Les heures passées à préparer des ornements inutiles, à s'amuser ou à tenir des conversations frivoles, paraîtront aussi en compte, lorsque toute œuvre sera amenée en jugement.

E. G. WHITE.

**L'ÉGOÏSME.**

IL y a un péché qui prévaut dans le monde à un haut degré, un péché qui nous sépare de Dieu et qui produit beaucoup de désordres spirituels, un péché qui est contagieux: c'est l'égoïsme. Il ne peut y avoir de retour vers Dieu, si ce n'est par le renoncement. Par nous-mêmes nous ne pouvons rien faire. Par Dieu qui nous fortifie, nous pouvons vivre pour faire du bien aux autres, et ainsi éviter les maux de l'égoïsme. Nous n'avons pas besoin d'aller dans des pays étrangers pour manifester notre désir de nous consacrer à Dieu par une vie utile et désintéressée. Nous devrions manifester ce désintéressement dans le cercle de la famille, dans l'église, avec ceux de notre connaissance, et aussi parmi ceux avec lesquels nous avons des affaires. C'est précisément dans les circonstances ordinaires de la vie que l'on doit exercer le renoncement à soi-même. Paul pouvait dire: «Je meurs de jour en jour.» C'est la mort journalière à nous-mêmes dans les petites affaires de la vie qui nous rend vainqueurs. Nous devrions nous oublier nous-mêmes, dans le désir de faire du bien aux autres. Bien des personnes, au lieu d'accomplir fidèlement leur devoir, cherchent plutôt leur propre plaisir, par des motifs égoïstes. Dieu enjoint positivement à ceux qui professent de lui appartenir, le devoir de répandre sur leurs semblables les bienfaits de leur bonne influence et de leurs richesses, et de rechercher la sagesse de Celui qui peut les rendre capables de faire tout ce qui est en leur pouvoir pour élever les pensées et les

affections de ceux qui sont en contact avec eux. En travaillant pour leur semblables, ils éprouveront une douce satisfaction, une paix intérieure qui sera une récompense suffisante.

Lé vrai bonheur se trouve dans le fidèle accomplissement des nombreux devoirs de la vie, dirigés par les motifs grands et nobles de faire du bien aux autres. Cela nous procurera une récompense bien plus grande qu'une récompense terrestre, car chaque devoir, accompli fidèlement et avec désintéressement, est considéré par les anges, et figure dans le registre de notre vie. Personne dans le ciel ne pensera à soi-même, ni ne cherchera son propre plaisir; mais tous, par amour pur et véritable, chercheront le bonheur des êtres célestes qui seront autour d'eux. Si nous voulons jouir de la société céleste dans la terre nouvelle, nous devons déjà sur cette terre être dirigés par des principes célestes. Chaque action de notre vie a sur ceux qui nous entourent une influence pour le bien ou pour le mal. Notre influence est, ou pour le ciel, ou pour la terre; elle agit sur nos semblables; elle est sentie et reproduite par eux à un degré plus ou moins grand. Si par notre exemple, nous aidons aux autres dans le développement des bons principes, ils se trouvent par cela fortifiés pour faire le bien. A leur tour, ils exercent la même bonne influence sur les autres, et ainsi des centaines et des milliers de personnes éprouvent les bienfaits de notre influence. Mais si par nos actions, nous fortifions ou que nous mettions en activité les facultés que possèdent nos semblables pour faire le mal, nous participons à leur péché, et nous aurons à rendre compte pour le bien que nous aurions pu faire et que nous n'avons pas fait, parce que nous n'avons pas fait de Dieu notre force, notre guide et notre conseiller.

E. G. WHITE.

**RESPECT POUR LE SAINT SABBAT.**

«Le Sabbat fut fait pour l'homme,» dit Jésus. Le Créateur du ciel et de la terre est son auteur. Il se reposa le jour du Sabbat. Il bénit et sanctifia ce jour. Le Sabbat fut donné à Adam avant sa chute. Si le but de ce jour et l'emploi qui doit en être fait n'avaient pas été pleinement révélés à Adam, le jour du Sabbat n'aurait pu être pour lui une institution d'une signification importante.

Environ six mille ans se sont écoulés depuis cette période, et nous possédons encore le Saint Sabbat, le jour sacré du repos de Dieu. C'est un mémorial convenable de son pouvoir créateur et de ses œuvres, et il n'a pas permis qu'il se soit perdu, quoique des royaumes se soient élevés dans leur orgueil et leur pouvoir gigantesques, et qu'avec les puissantes nations de la terre, ils aient passé comme les vagues magisantes de l'océan. Les agents de Satan, dans leur fureur, ont cherché à détruire le peuple de Dieu et sa parole bénie; mais loué soit son saint nom, il reste encore un résidu pour l'honorer en observant ses commandements. Et aujourd'hui nous pouvons dire: «Nous avons aussi la parole des prophètes, qui est très-ferme, à laquelle vous faites bien de vous attacher, et qui était comme une lampe qui éclairait dans un lieu obscur, jusqu'à ce que le jour commençât à luire, et que l'étoile du matin se levât dans vos cœurs.» 2 Pier. 1:19.

Dieu voulait que le Sabbat fût un jour de grande bénédiction pour ceux qui en feraient un bon usage. «Souviens-toi du jour du repos pour le sanctifier.» Tel est encore l'ordre du Tout-Puissant. Chers frères et chères sœurs, observons-nous le Sabbat selon le commandement? Y trouvons-nous nos délices? Passons-nous ses heures sacrées qui s'écoulent si rapidement d'une manière convenable? Ce n'est pas dans un esprit de reproche, mais dans un esprit d'amour que j'exprime la crainte que quelques personnes laissent accumuler leurs occupations de la semaine jusqu'au commencement du Sabbat. Mais vous direz: C'est un travail nécessaire. Cela se peut, mais n'auriez-vous pas pu le faire le sixième jour ou bien ne pourriez-vous pas le remettre au premier jour de la semaine suivante? Pensez-y.

Il y en a d'autres qui ne sont pas aussi punctuels qu'ils devraient l'être pour assister au culte. Et quelquefois des parents permettent à leurs enfants de rester à la maison, tandis qu'ils pourraient apprendre beaucoup en assistant aux réunions. Vous désirez vivement, sans doute, que vos chers enfants soient sauvés, mais Satan travaille sans relâche à leur destruction. Oh! réunissez-les avec vous dans la maison de culte, et là comme à la maison, les jours de Sabbat et chaque jour de la semaine, cherchez à les conduire à Dieu et à assurer leur

salut final dans son royaume avec toute la multitude des rachetés. Oh! qu'il sera doux pour les parents et les enfants de se trouver au nombre de ces bienheureux et d'être ensemble pour ne plus jamais se séparer.

«N'abandonnant point nos assemblées comme quelques-uns ont coutume de faire; mais exhortons-nous les uns les autres, et cela d'autant plus que vous voyez approcher le jour.» Héb. 10: 25. Le jour auquel l'apôtre fait allusion dans ce passage est le temps dont-il est parlé dans le chap. 9: 28.

Si nous faisons attention à l'exhortation de Paul, nous aurons quelque chose à faire lorsque nous nous assemblerons. Exhortons-nous les uns les autres, et cela d'autant plus que vous voyez approcher le jour. Le jour se hâte fort. Et en nous réveillant les uns les autres sur ce sujet, nous sentirons de plus en plus l'importance d'une préparation du cœur pour rencontrer le Seigneur.

Et qu'est-ce qui constitue cette préparation? Voici les paroles de l'apôtre: Le Dieu de paix veuille vous sanctifier lui-même parfaitement, et que tout ce qui est en vous, l'esprit, l'âme et le corps soient conservés irrépréhensibles pour l'avènement de notre Seigneur Jésus-Christ.» 1 Thess. 5: 23.

Nous avons donc besoin d'être sanctifiés parfaitement, afin d'être conservés irrépréhensibles jusqu'à l'avènement du Seigneur. Dans cette grande œuvre, Dieu nous accordera son secours? Jésus nous aidera. Les saints anges veilleront sur ceux qui persévèrent pour les fortifier. Si la vérité est reçue dans le cœur et mise en pratique, elle nous purifiera et nous préparera pour le ciel, notre patrie. Et le Saint-Esprit nous aidera dans nos infirmités.

Dans le verset suivant, Paul ajoute pour notre consolation: «Celui qui vous a appelés est fidèle, et il le fera aussi.» Cher lecteur, puissons-nous, vous et moi, faire partie de cette compagnie. Oh! que nous soyons préparés à rencontrer le Seigneur quand il viendra. Oh! que nous puissions recevoir la couronne de vie qui ne se flétrit point. «Heureux est l'homme qui endure la tentation; car quand il aura été éprouvé, il recevra la couronne de vie que le Seigneur a promise à ceux qui l'aiment.» Jacq. 1: 12.

A. S. HUTCHINS.

LA MONDANITÉ.

Très-peu de personnes se font une juste idée du danger dans lequel se trouve le peuple de Dieu, dans le temps actuel. De tous les points Satan rallie ses légions pour faire la guerre aux saints; et c'est sur les endroits où nous exerçons le moins de vigilance qu'il remporte les plus grands succès. Pendant que nous sommes dans l'attente de grands événements, et que le temps d'une cruelle persécution approche, Satan est à l'œuvre de la manière la plus efficace, car s'il peut parvenir maintenant à absorber nos sens par des affaires mondaines, il sait bien que nous ne serons pas au nombre des persécutés.

L'un de nos dangers est celui de la mondanité qui s'empare de nous lorsque nous nous y attendons le moins. En travaillant à nos occupations journalières, nous nous laissons absorber par nos affaires; elles ont pour nous un charme tout particulier, et il ne nous reste point d'affection pour Dieu. Peu à peu un amour trop grand pour notre profession, et pour le gain qu'elle nous procure exclut de notre cœur l'amour de Dieu et en tient la place. Les soucis et les responsabilités de la vie, qu'il est si nécessaire de supporter avec calme et patience, occupent tellement nos pensées que nous devenons froids comme un glaçon, avant de nous être aperçus que nous sommes déjà à une grande distance du port.

Celui qui est dans les affaires commerciales s'imagine qu'en exerçant son métier, ou en travaillant en vue de ses autres intérêts terrestres, il fait une œuvre louable. Tel est en vérité le cas, si Dieu a la première place dans son cœur; mais hélas! combien n'y a-t-il pas de personnes qui se trompent d'une manière fatale à ce sujet! On confond souvent la jouissance résultant d'un travail intellectuel ou de la réussite dans les affaires, avec l'approbation de Dieu. L'esprit, aidé par un exercice salutaire, conserve son entrain et son élasticité, et Satan y pénètre avec des charmes trompeurs; il berce l'âme dans une fausse sécurité et l'entraîne loin de Dieu. Les étudiants, les instituteurs et les écrivains sont surtout exposés à ce piège, à cause des grandes jouissances intellectuelles qu'ils éprouvent. Et à moins qu'ils n'exercent une vigilance active contre les artifices de l'ennemi, ils se laissent égarer ou perdre.

Un homme très-savant et très-dévoié avait l'habitude de quitter souvent ses études pour lire sa Bible, afin de voir si, dans

son grand zèle pour acquérir de la science, son amour pour la parole de Dieu ne diminuait pas. S'il découvrait que son amour pour la science humaine le détournait en quelque mesure que ce fut de l'amour pour la Bible, il quittait ses études et lisait la parole de Dieu jusqu'à ce qu'il l'aimât de nouveau, et qu'il fût persuadé que son amour pour la parole de Dieu était au-dessus de celui de la littérature et de la science. La sagesse de cet homme-là était la véritable sagesse. JOS. CLARKE.

NOTRE ESPERANCE GLORIEUSE.

QUEL sujet de méditation pour l'apôtre du chrétien que la pensée du retour de notre cher Sauveur! Quelle pensée bénie que celle de la résurrection des justes! Les morts seront ressuscités et ceux qui vivront et qui resteront à la venue du Seigneur seront enlevés dans les airs à la rencontre du Seigneur. Ils seront transmis et rendus immortels. Ils seront délivrés de la maladie, de la douleur, et de la mort, délivrés des ennemis, des épreuves, et des privations qu'ils ont à endurer dans ce monde de péché. Ils seront délivrés des infirmités de l'âge, pour être toujours jeunes, toujours heureux, et pour vivre éternellement en la présence de Dieu et de l'Agneau, pour unir leurs voix à celles des anges pour chanter des cantiques de louange autour du trône du Très-Haut.

Combien ne devrions-nous pas marcher soigneusement! Combien nous devons être vigilants dans la prière afin que nous ne soyons point privés de la récompense promise au fidèle.

LE SABBAT A-T-IL ÉTÉ CHANGÉ PAR CHRIST?

Si Christ avait changé le Sabbat et que les apôtres eussent observé le premier jour de la semaine au lieu du jour du Sabbat, combien n'aurait-il pas été naturel et conséquent de la part des Juifs, lorsqu'ils présentèrent leurs accusations contre Paul, contre Jacques et les autres apôtres, non seulement de les accuser de mépriser la loi de la circoncision, mais encore de violer le «Sabbat juif» (comme l'appellent ceux qui approuvent la violation du quatrième commandement), et d'enseigner tous les hommes à observer le premier jour de la semaine, comme Sabbat; mais les Juifs ne mirent point sur les apôtres une telle charge; et pourquoi? Rép. parce qu'ils n'étaient point fondés à faire une telle accusation.

Tandis qu'Etienne prononçait son sermon rapporté dans le chapitre sept des Actes, n'est-il pas étrange qu'il ne mentionne nullement le changement du Sabbat! Si ce jour avait été changé à la résurrection de Christ, sûrement Etienne en aurait dit quelque chose lorsqu'il prononça ce sermon qui excitait la colère des Juifs. Mais, l'Écriture ne nous rapporte rien de semblable. Si nous nous attachons aux traditions des hommes quelque anciennes et populaires qu'elles soient, et que nous ne croyions pas les simples déclarations de la Parole de Dieu, cela suffira-t-il au grand jour? L'ardeur de plusieurs à se cramponner à la tradition me rappelle le langage de Pierre dans sa seconde épître, chap. 3: 46: Plusieurs tordent les Écritures à leur propre perdition. R. W. ROGERS.

DIEU regarde à votre cœur, et votre langue ne peut point le tromper.

HYGIÈNE.

LA DYSPÉPSIE.

Comment guérir la Dyspepsie.

TRAITEMENT.

AUCUNE maladie ne procure au médecin qui traite ses malades par le moyen des drogues, un meilleur revenu que la dyspepsie. S'il peut conserver sur la liste de ses malades quelques personnes riches, souffrant de dyspepsie chronique, son succès financier est assuré. Les débitants des innombrables élixirs merveilleux des charlatans, dont les magasins des droguistes sont remplis, recueillent aussi une riche moisson de cette classe de chaland. Le même médecin traitera pendant plusieurs années un dyspeptique invétéré, lui promettant toujours la guérison, jusqu'à ce que, finalement il meure. Les drogues ne guériront jamais la dyspepsie. Elles ne feront qu'en diminuer les symptômes, stupéfier les nerfs, et calmer les douleurs. Elles changeront le siège de la maladie locale, et en créeront de nouvelles. L'erreur fonda-

mentale du plan habituellement suivi dans le traitement de cette maladie consiste dans le fait que l'on traite les symptômes locaux, c'est-à-dire, les manifestations de la maladie, plutôt que d'en traiter les conditions générales. De ce procédé peu philosophique, il résulte que la maladie se trouve chassée d'une partie du corps à une autre, jusqu'à ce que le système ne possède plus assez de force pour réagir contre les médicaments, et la nature finalement succombe. Le malade meurt, mais jamais on ne reconnaît qu'il est mort de la dyspepsie! Sa maladie est invariablement attribuée à la dernière indisposition locale dont il souffrait lorsque la machine vitale a cessé de fonctionner.

PRINCIPES GÉNÉRAUX DU TRAITEMENT DE LA DYSPÉPSIE.

On jugera d'après ce qui précède, qu'il est impossible d'arriver à aucun résultat dans le traitement de la maladie que nous considérons, en s'occupant simplement de chercher à guérir les indispositions locales qui se manifestent chez les individus. C'est le malade qu'il faut traiter, et non la maladie. On peut avoir recours à des remèdes palliatifs comme moyen d'adoucir des symptômes désagréables ou fâcheux; mais il est impossible qu'on obtienne aucun bien durable d'un traitement autre que celui qui tend à améliorer l'état général de la santé.

Il est un principe des plus importants, qui ne doit jamais être oublié; c'est que les mêmes mesures qui préviendront la dyspepsie sont, en général, les moyens les plus efficaces pour restaurer la santé d'une personne souffrant de cette maladie. Donc, la première chose qu'un dyspeptique doit faire pour recouvrer sa santé, est de corriger toutes ses habitudes qui ne sont pas strictement en conformité avec toutes les exigences de l'hygiène.

Outre les agents généraux, préservatifs et curatifs, divers moyens réparateurs d'un caractère spécial peuvent être employés comme auxiliaires précieux, pour faciliter le recouvrement de la santé. Quelques-uns de ces moyens peuvent être employés à la maison, tandis que d'autres ne peuvent être administrés avec succès que dans une institution convenablement organisée à cet effet, et spécialement consacrée au traitement des maladies. Ainsi les ressources puissantes et diverses de l'hydrothérapie sont au nombre des moyens les plus effectifs pour apporter du soulagement aux malades dyspeptiques. Les mouvements suédois, l'électricité, les bains de soleil, les frictions avec la main sèche ou l'essieu-mains et d'autres moyens semblables qui peuvent aider la nature dans son œuvre de guérison, sont des plus salutaires.

TRAITEMENT PAR LE MOYEN DE L'EAU.

Comme il n'y a pas deux personnes souffrant des maladies de l'indigestion qui présentent exactement le même état, il est impossible de poser un plan de traitement régulier qui puisse s'appliquer à tous les cas. Nous ne pouvons donc donner que des indications générales. Le traitement doit être adapté au cas spécial de chaque malade. Nous conseillons à tous ceux qui sont indécis sur le traitement qu'ils doivent suivre, de rechercher les conseils d'un médecin compétent, sur la manière dont ils peuvent suivre chez eux le traitement avec succès.

Comme règle générale, l'état des dyspeptiques ne requiert que peu de bains. Un ou deux bains par semaine pour maintenir la propreté, et entretenir la peau dans un état normal de santé et d'activité suffisent; c'est, dans la plupart des cas, tout ce que l'on peut administrer avec avantage. Ceux qui ont habituellement les pieds froids se trouveront bien de prendre tous les jours un bain de pieds, chaud et froid alternativement. On ne doit pas prendre de bains froids.

Si après avoir mangé, on éprouve de grandes douleurs d'estomac, résultant de l'acidité de la nourriture non digérée, un émetique d'eau chaude donnera du soulagement. Il faut que l'eau soit tiède, et elle doit être bue par quantité modérée, à quelques minutes d'intervalle, jusqu'à ce qu'on ait pris environ la quantité d'un demi-litre à un litre et demi. Si l'eau chaude ne suffit pas pour obtenir le vomissement, on peut le provoquer en chatouillant légèrement le larynx avec le doigt, ou au moyen des barbes d'une plume.

Les douleurs aiguës de l'estomac peuvent souvent être allégées par l'application de fomentations chaudes sur l'estomac, et ensuite de compresses d'eau plus froide, ou de frictions sur l'abdomen avec la main trempée auparavant dans l'eau froide. La ceinture mouillée a été recommandée comme remède à la dyspepsie. Sans doute l'emploi de cette ceinture est excellent par

moments; mais l'habitude de la porter continuellement, jusqu'à ce que la peau soit enflammée ou ulcérée ne peut être trop fortement condamnée.

Des bains de siège, pris de temps en temps, accompagnés de frictions sur l'abdomen dans le bain sont excellents pour les intestins qui ne fonctionnent pas régulièrement.

De temps en temps, on peut avoir recours aux clystères, dans des cas de constipation opiniâtre; mais l'usage prolongé de ce moyen est très-pernicieux, et produit de la faiblesse, et une plus grande inactivité des intestins. On doit compter sur d'autres remèdes pour guérir la constipation opiniâtre. J. H. KELLOGG, M. D.

LA CHAMBRE DES MALADES.

Il est de la plus grande importance qu'il y ait de l'air pur en abondance dans la chambre d'un malade. Pendant la maladie, le corps, infecté par le mal, fait des efforts énergiques pour se débarrasser, soit par les poumons, soit par les pores ou de toute autre manière, des matières nuisibles qui ont produit son mal. Le mauvais air et les linges du lit sales et imprégnés des impuretés que la peau a rejetées pendant la nuit, augmentent la difficulté, au moment même où les forces affaiblies auraient besoin d'être aidées le plus possible. Évitez l'air de la cuisine ou des cabinets fermés. L'air du dehors est le meilleur, mais s'il est nécessaire, on devrait faire du feu dans la chambre pour adoucir le froid. Il est bien rare que l'on prenne un rhume étant au lit, bien enveloppé par les couvertures; le plus souvent le malade s'enrhume s'il sort d'un lit chaud, et que ses pores ouverts soient exposés à l'air. Sans doute on doit éviter, tout froid, et il ne serait pas bon d'établir un courant d'air précisément au-dessus du lit du malade.

Pendant la maladie, le corps produit moins de chaleur que dans l'état habituel de la santé. Cette diminution de chaleur se produit même pendant l'été, et se manifeste de la manière la plus évidente surtout de grand matin, lorsque les forces vitales sont affaiblies, et que la nourriture du jour précédent est épuisée. On doit veiller le malade de minuit à dix ou onze heures du matin, et si on remarque chez lui une diminution de chaleur, on doit y suppléer en cherchant à le réchauffer par des bouteilles d'eau chaude. La chambre d'un malade devrait surtout être tranquille. Tout frolement tel que celui d'une robe de soie, ou le bruit des souliers qui crient devrait être entièrement évité. S'il est nécessaire de mettre du charbon sur le feu, faites-le tranquillement. Les visiteurs ne doivent jamais être admis dans la chambre d'un malade. Les personnes nécessaires pour le soigner sont ordinairement tout ce qu'il peut supporter. Et l'on pourrait avec vérité et à juste titre graver ces paroles sur plus d'une tombe: «Mort par l'imprudence d'amis bien intentionnés.» Généralement ce n'est pas la force du bruit qui trouble le malade, mais c'est le bruit même qui produit une certaine inquiétude, comme si quelque chose de terrible allait arriver.

Quelques malades ne peuvent supporter aucun bruit. Tout ce qui réveille un malade en sursum lui est très-préjudiciable. Ne réveillez jamais un malade sans les ordres d'un docteur. Dans la maladie, le cerveau participe à la faiblesse du corps et le sommeil est nécessaire pour le fortifier. Si le repos est interrompu bientôt après avoir commencé, le cerveau en est d'autant plus affaibli, et le malade devient nerveux, et souffre d'insomnie. Si son sommeil est plus long, il se rendort plus facilement. Dans la chambre d'un malade on n'importe qu'il peut vous entendre, parlez toujours distinctement et de manière à être bien compris. Des mots entrecoupés, une conversation à voix basse ou des chuchotements sont intolérables, et peuvent causer des appréhensions inutiles.—Christian at Work.

LE SAIGNEMENT DE NEZ.

Le Scientific American donne le moyen suivant pour arrêter le saignement de nez. Ce nouveau remède a été donné par le Docteur Gleason dans un de ses discours. Il consiste dans le mouvement vigoureux des mâchoires, comme si elles effectuaient l'opération de la mastication. Si un enfant se trouve dans ce cas, il faut lui mettre du papier dans la bouche et lui dire de le bien mâcher. C'est le mouvement des mâchoires qui arrête le sang. Ce remède est si simple que bien des personnes prendront envie d'en rire, mais on dit qu'on ne sache pas un seul cas où il ait échoué, même dans des cas très-sérieux.

## LES SIGNES DES TEMPS

Heureux ceux qui font ses commandements!

BALE (SUISSE), JUN 1879.

JAMES WHITE,  
J. N. ANDREWS, RÉDACTEURS  
URIAH SMITH, PROPRIÉTAIRE

## LES EXCUSES.

Depuis le moment où le péché est entré dans le monde, les hommes au lieu de chercher le pardon de leurs péchés par une vraie et sincère repentance ont au contraire cherché des excuses, pour se mettre à couvert de leur culpabilité. Si leur esprit n'était pas aveuglé par leur vie de péché, ils pourraient voir combien ces excuses sont déraisonnables et méprisables. Il ne peut y avoir en réalité aucune excuse pour faire le mal. On doit se repentir de tout ce qui est mal et s'en éloigner. Il y a, il est vrai, un plus ou moins grand degré de culpabilité selon les circonstances et le cas des individus. Mais le mal est toujours le mal et doit être rejeté loin de nous. Nous ne pouvons point atténuer le mal ni le conserver par devers nous sans nous rendre coupables de transgression opiniâtre et délibérée. Ce qui d'abord n'était qu'une faute dans laquelle nous étions tombés par une tentation soudaine, devient, si nous l'excusons au lieu de nous en repentir, un péché délibéré et ouvert. Nous chérissons de propos délibéré, nous excusons et nous atténuons un mal que nous pouvons maintenant voir dans son vrai caractère. La culpabilité qu'entraîne une mauvaise action est prodigieusement aggravée par les excuses que les hommes cherchent pour couvrir leurs crimes. Ne jouons jamais entre les mains de Satan en nous cachant sous des excuses.

Les excuses ne seront d'aucune utilité au jour du jugement. Ceux mêmes qui maintenant ont tant d'excuses à offrir n'en auront pas une seule à présenter à l'heure de leur détresse. L'homme non revêtu de la robe de noces dans l'examen final eut la bouche fermée. Il avait de nombreuses excuses qu'il aurait pu présenter à ses semblables, et il l'aurait peut-être fait avec une telle volubilité de langage, que lui-même au moins aurait pensé les avoir convaincus qu'il avait tout à fait raison. Mais dans la présence du Juge aux yeux duquel toutes choses sont nues et entièrement découvertes, toutes ces excuses disparaissent entièrement. Il vit alors combien le mal est inexcusable; combien le péché est hideux, et combien sont condamnables ceux qui préfèrent suivre leur propre volonté plutôt que d'obéir à Dieu. Gardez-vous de vous abriter derrière de telles excuses. Elles sont insuffisantes pour nous cacher aux yeux du Juge de toute la terre.

J. N. A.

## PENSÉES CRITIQUES ET PRATIQUES SUR L'APOCALYPSE.

EXPLICATION DU CHAP. 8 : 8, 9.

LES SEPT TROMPETTES.—SUITE.

VERSETS 8, 9. «Et le second ange sonna de la trompette; et on vit comme une grande montagne tout en feu, qui fut jetée dans la mer; et la troisième partie de la mer fut changée en sang. Et la troisième partie des créatures qui étaient dans la mer, et qui avaient vie mourut; et la troisième partie des navires périt.»

Après Constantin, l'empire romain fut divisé en trois parties; de là nous trouvons fréquemment l'expression: «une troisième partie des hommes», etc. comme une allusion à la troisième partie de l'empire qui se trouvait sous la plume. Cette division de l'empire romain eut lieu à la mort de Constantin, entre ses trois fils, *Constantius, Constantin II, et Constant*. *Constantius* posséda l'Est, et fixa sa résidence à Constantinople, la nouvelle métropole de l'empire. *Constantin II*, échut à la Bretagne, la Gaule et l'Espagne. *Constant* occupa l'Illyrie, l'Afrique et l'Italie (Voyez *Sabine's Eccl. Hist.* page 155.) Dans ses notes sur Apoc. 12 : 4, voici ce que dit le commentateur, Mr. Barnes, sur ce fait historique bien connu: «Avant qu'eût lieu la grande division de l'empire romain en deux parties, l'Orient et l'Occident, il y eut au moins deux fois une triple division de l'empire. La première eut lieu 311 ans ap. J.-C., lorsque l'empire

fut divisé entre *Constantin, Licinius et Maximin*; l'autre arriva à la mort de *Constantin*, 337 ans ap. J.-C., époque à laquelle l'empire fut divisé entre les trois fils de cet empereur, *Constantin II, Constant et Constantius*».

L'histoire qui explique le retentissement de la seconde trompette se rapporte évidemment à l'invasion et à la conquête de l'Afrique et ensuite de l'Italie par le terrible *Genséric*. Ses conquêtes furent pour la plupart des conquêtes NAVALES, et ses triomphes furent pour ainsi dire «comme une grande montagne tout en feu qui fut jetée dans la mer.» Quelle est la figure qui représenterait mieux ou même aussi bien la collision des flottes, et la dévastation générale de la guerre sur les côtes maritimes? Dans l'explication de cette trompette, nous devons nous attendre à voir quelques événements ayant une influence spéciale sur le monde commercial. Le symbole employé ici nous conduit naturellement à chercher de l'agitation et des commotions. Rien, si ce n'est un combat maritime acharné n'accomplirait la prédiction. Si le retentissement des quatre premières trompettes se rapporte à quatre événements remarquables qui ont contribué à la chute de l'empire romain, et si la première trompette se rapporte aux ravages des Goths sous *Alaric*, nous devons naturellement nous attendre à ce que la deuxième trompette ait rapport à l'invasion suivante qui ébranla le pouvoir romain et contribua à sa chute. L'invasion qui eut lieu immédiatement après celle des armées d'*Alaric* fut celle des Vandales, ayant à leur tête le terrible *Genséric*. Ces invasions eurent lieu de 428-468 ap. J.-C. Ce célèbre chef vandale avait son quartier général en Afrique, mais il ne cherchait nullement à étendre ses conquêtes dans cette partie du monde. Voici ce que dit *Gibbon* à ce sujet: «La découverte et la conquête des peuples noirs (en Afrique), qui pouvaient habiter au-dessous de la zone torride, ne pouvaient tenter l'ambition judicieuse de *Genséric*, mais il tourna ses regards VERS LA MER. Il résolut de créer une force navale, et sa résolution hardie fut exécutée avec une persévérance active et infatigable.» Du port de Carthage il sortait fréquemment pour faire des excursions de pirate, attaquait les vaisseaux de commerce des Romains et engageait la guerre avec leur empire. Pour lutter avec ce monarque de la mer, l'empereur romain, *Majorian*, fit d'immenses préparations navales. Trois cents longues galères, avec une égale proportion de bâtiments de transport, et de plus petits vaisseaux, furent rassemblés dans le vaste port de Carthage en Espagne. Mais *Genséric* fut sauvé d'une ruine imminente et inévitable par la trahison de quelques sujets puissants et jaloux, appréhendant le succès de leur maître. Guidé par leur secrète intelligence, il surprit dans la baie de Carthage la flotte non gardée; un grand nombre de vaisseaux furent coulés, pris ou brûlés, et les préparatifs de trois années furent détruits en un seul jour.

Pendant longtemps l'Italie fut inquiétée par les déprédations incessantes des pirates vandales. Au printemps de chaque année, ils équipaient une flotte formidable dans le port de Carthage, et *Genséric* lui-même, quoique parvenu à un âge avancé, commandait encore en personne les expéditions les plus importantes. Les Vandales visitaient fréquemment les côtes de l'Espagne, de la Ligurie, de la Toscane, de la Campanie, de la Leucanie, du Bruttium, de l'Apulie, de la Calabre, de la Vénétie, de la Dalmatie, de l'Épire, de la Grèce et de la Sicile.

La célérité de leurs mouvements leur permettait de menacer et d'attaquer presque en même temps les objets de leur convoitise, quelque éloignés qu'ils pussent être; et comme ils embarquaient toujours avec eux un grand nombre de chevaux, à peine avaient-ils abordé que, avec leur cavalerie légère, ils volaient au travers du pays dont ils terrifiaient les habitants.

Enfin en 468, *Léon*, empereur d'Orient, tenta un effort désespéré pour dépouiller *Genséric* de l'empire des mers. Voici ce que dit *Gibbon* à ce sujet.

«La dépense totale de la campagne africaine montait à la somme de cent trente mille livres d'or, environ 130,000,000 de francs. La flotte qui fit voile de Constantinople vers Carthage était composée de

onze cent treize vaisseaux, et le nombre de soldats et de marins excédait cent mille. L'armée d'*Héraclius*, et la flotte de *Marcellinus*, on se joignait au Lieutenant impérial, ou le secondait. Le vent fut favorable aux plans de *Genséric*. Il plaça à bord de ses plus grands vaisseaux de guerre les plus braves des Maures et des Vandales; et ceux-ci entraînaient après eux un grand nombre de grandes barques remplies de matières combustibles. Dans l'obscurité de la nuit, ces vaisseaux destructeurs étaient poussés contre les flottes romaines au moment où elles n'étaient pas gardées. Les Romains sans méfiance, se réveillaient alors soudain au sentiment de leur pressant danger. Le feu se communiquait avec une violence rapide et irrésistible, et le bruit du vent, le pétilllement des flammes, les cris discordants des soldats et des marins, qui ne pouvaient ni commander ni obéir, ajoutaient à l'horreur de ce tumulte nocturne. Tandis qu'ils cherchaient à se débarrasser des barques enflammées et à sauver au moins une partie de la flotte, les galères de *Genséric* les assaillirent avec une ardeur tempérée par une sage discipline; et un grand nombre des Romains qui échappèrent à la fureur des flammes furent détruits ou capturés par les Vandales victorieux. Après l'insuccès de cette expédition, *Genséric* redevint le tyran de la mer; les côtes de l'Italie, de la Grèce, et de l'Asie, furent de nouveau exposées à sa vengeance et à son avarice. *Tripoli* et la Sardaigne se rangèrent de nouveau sous son obéissance; il ajouta la Sicile au nombre de ses provinces; et avant de mourir, rassasié de jours et couvert de gloire, il contempla L'EXTINCTION FINALE de l'empire d'Occident.» *Gibbon*, Vol. III, pages 495-498.

Mr. *Gibbon*, en parlant du rôle important que remplit ce hardi corsaire dans la chute de Rome, emploie ce langage significatif: «Le nom de *Genséric*, dans la destruction de l'empire romain a mérité d'être placé au même rang que ceux d'*Alaric* et d'*Attila*».

u. s.

## IL Y A DE LA JOIE DANS LE CIEL.

«Je vous dis, qu'il y a de même de la joie, devant les anges de Dieu, pour un seul pécheur qui s'amende.» Luc 15:10.

Les anges de Dieu n'envisagent pas la repentance au même point de vue que la considèrent les pécheurs. Pour ces êtres célestes, c'est une œuvre élevée, honorable et sacrée. Pour nous, hélas! c'est une œuvre que nous évitons si possible, et si nous ne l'évitons pas tout à fait, nous la tenons aussi secrète que nous le pouvons. Nous y pensons avec honte; nous en parlons avec douleur et regret. Il est si humiliant pour nous que l'on sache que nous avons dû briser la dureté de nos cœurs, pour plier nos volontés opiniâtres, afin d'humilier notre nature orgueilleuse sous la puissante main de Dieu. Nous n'avons pas honte du péché autant que de la repentance. Non, en réalité, nous sommes très-souvent loin d'avoir honte d'une conduite de péché, ou des manifestations de nos mauvais penchants.

Mais nous ne pouvons souffrir que l'on sache que nous avons fait une confession droite et humble de nos fautes; c'est trop humiliant pour nous. Nous n'avons pas honte du péché; mais nous avons honte que l'on connaisse notre confession et notre repentance. Toutefois le péché est cette chose abominable que Dieu hait, et la véritable repentance est ce qu'il approuve et accepte. Le péché est le fruit de notre mauvaise nature, aidée de la puissante coopération de Satan. La repentance est l'œuvre de l'Esprit de Dieu, accomplie en nous avec notre propre consentement et notre coopération active. Qu'il est étrange que nous ayons honte de la repentance plutôt que du péché; que nous chérissions ce qui vient de Satan et que nous abhorrions ce qui procède directement de l'Esprit de Dieu! Le péché seul doit nous rendre honteux, et il est suffisant en effet pour nous couvrir de honte. Mais la repentance est noble, honorable et pleine de dignité. Elle montre que, bien que nous ayons été méchants, nous rejetons et détestons notre péché, et nous ne lui laissons plus aucune place dans nos cœurs. Combien le diable pervertit notre jugement lorsqu'il nous rend honteux de cette œuvre si sacrée!

Quelle chose merveilleuse notre Seigneur nous a révélée en nous déclarant qu'il y a

de la joie dans le ciel, parmi les anges de Dieu quand un seul pécheur se repent! La joie des anges, habitant le séjour de la félicité, est très-grande; toutefois elle est encore augmentée lorsqu'un pauvre prodigue retourne à Dieu. Quel immense intérêt ils ont pour nous! Combien leur conduite est généreuse et désintéressée! Si ce qui concerne nos intérêts seuls réjouit le ciel, ne nous appliquerions-nous pas sérieusement toute notre vie à pratiquer la repentance parfaite? Remarquons encore que notre Seigneur parle, non de la joie de nos amis qui nous ont quittés, mais de la joie qu'éprouvent les anges lorsque nous nous repentons. Cependant si nos amis étaient au ciel, combien leur joie ne serait-elle pas plus profonde que celle des anges!

J. N. A.

## PENSÉES SUR LE LIVRE DE DANIEL.

Explication du Chapitre 8:13, 14.—Suite.

LE SANCTUAIRE.

VERSETS 13, 14. «ALORS j'entendis un saint qui parlait, et un saint qui disait à un certain autre qui parlait: Jusqu'à quand durera cette vision, touchant le sacrifice continu, et le péché qui cause cette désolation, pour livrer le sanctuaire et l'armée à être foulés aux pieds? Et il me dit: Jusqu'à deux mille trois cents soirs et matins; puis le sanctuaire sera purifié.»

3. L'Eglise est-elle le Sanctuaire? L'hésitation évidente avec laquelle on suggère cette idée montre que cet argument doit être abandonné avant d'être présenté. Voici le seul passage que l'on fournisse à l'appui de cette idée. «Quand Israël sortit d'Égypte, quand la maison de Jacob quitta le peuple au langage barbare, Juda devint le Sanctuaire de Dieu, Israël fut son empire.» Ps. 114:1, 2. Trad. de Lausanne. Si nous prenons ce passage dans son sens le plus littéral, que prouverait-il concernant le Sanctuaire? Il prouverait que le Sanctuaire était renfermé à l'une des douze tribus, et que, d'après cela, une portion de l'Eglise seulement et non point le tout, constituerait le Sanctuaire. Mais ceci, prouvant trop peu en faveur de la théorie que nous examinons, ne prouve rien. Si nous nous souvenons que Dieu choisit Jérusalem, qui était dans le pays de Juda comme le lieu de son Sanctuaire, nous ne serons plus étonnés que, dans le passage que nous considérons, Juda soit appelé le Sanctuaire. «Mais il choisit», dit David, «la tribu de Juda, la montagne de Sion, laquelle il aime; et il bâtit son Sanctuaire comme des bâtiments haut élevés, et comme la terre qu'il a fondée pour toujours.» Cela montre clairement le rapport qui existait entre Juda et le Sanctuaire. Cette tribu elle-même n'était pas le Sanctuaire; mais il en est parlé une fois comme étant le Sanctuaire, lorsque Israël sortit d'Égypte, parce qu'il était dans les desseins de Dieu, que son Sanctuaire fut placé au milieu du territoire de cette tribu. Mais lors même que l'on pourrait prouver que l'église est, quelque part dans la Bible appelée le Sanctuaire, cela ne servirait nullement à notre but actuel, qui est de décider ce qui constitue le Sanctuaire de Dan. 8:13, 14; car dans ce passage, il est parlé de l'église comme étant un autre objet: «Pour livrer le Sanctuaire et l'armée à être foulés aux pieds.» Personne ne contestera que le terme *armée*, signifie ici l'église; le Sanctuaire est donc un autre objet entièrement différent.

4. Il ne nous reste maintenant plus qu'une manière de voir à examiner; savoir: Que le Sanctuaire mentionné dans le passage de Dan. 8:13, est le même que celui que Paul appelle dans l'épître aux Hébreux le «véritable tabernacle que le Seigneur a dressé et non point les hommes», tabernacle auquel il donne expressément le nom de «Sanctuaire» et qu'il place dans les cieux; Sanctuaire dont nous avions un modèle, un type ou une figure, d'abord dans le tabernacle bâti par Moïse, et ensuite dans le temple à Jérusalem. Que l'on remarque tout spécialement que c'est sur la manière de voir qui est ici suggérée que repose le seul espoir que nous ayons de jamais comprendre cette question, car nous avons vu que toutes les autres vues sont insoutenables. Aucun autre objet que l'on ait jamais supposé être le Sanctuaire, ni la terre, ni le pays de Canaan, ni l'église ne peut

pour un instant répondre au caractère du Sanctuaire dont il est parlé ici. Si donc nous ne le trouvons pas dans l'objet qui nous est présenté, nous pouvons entièrement en abandonner la recherche; nous pouvons le rejeter de la propriété comme étant encore un sujet non révélé, et retrancher les nombreux passages qui parlent de ce sujet comme autant de paroles inutiles sur les pages sacrées. Tous ceux donc qui, plutôt que d'accepter qu'un sujet si important soit laissé dans l'obscurité, sont désireux de mettre de côté toute opinion préconçue, et toute idée qu'ils ont jusqu'ici nourrie, examineront les vues que nous présentons ici avec un intense intérêt. Ils se saisiront de toutes les preuves qui peuvent nous être données ici, comme un homme égaré dans un labyrinthe ténébreux se saisirait du fil qui est son seul guide pour le reconduire vers la lumière, ou comme l'homme qui, prêt à être englouti dans les flots avec le vaisseau naufragé, sauterait dans le dernier bateau de sauvetage, comme étant l'unique moyen d'échapper à la destruction.

Mais plaçons-nous par l'imagination à la place de Daniel, et envisageons ce sujet de son point de vue. Que comprendrait-il par le terme Sanctuaire? Si nous pouvons décider cette question, il ne nous sera pas difficile d'arriver à une conclusion correcte de ce sujet. Par la mention de ce mot, son esprit se dirigerait vers le Sanctuaire de la dispensation sous laquelle il était, et sûrement il savait bien quel il était. Son esprit se dirigeait vers Jérusalem, la ville de ses pères, qui était alors en ruines, et vers «la maison de son sanctification et de leur gloire», dont Esaïe déplore la perte et dont il parle comme ayant été consumée par le feu. Ainsi, selon son habitude, tournant son visage vers le lieu de leur temple une fois si vénéré, il pria Dieu de faire reluire sa face sur son Sanctuaire désolé. Par le mot Sanctuaire, Daniel entend évidemment le temple de Jérusalem.

Mais Paul donne sur ce sujet un témoignage des plus explicites. Hébr. 9: 1. «La première alliance avait donc aussi des ordonnances touchant le service divin, et un Sanctuaire terrestre.» Voici la question même qu'il nous importe de décider: Quel était le Sanctuaire de la première alliance? Paul va nous le dire. Voici ses paroles. Versets 2-5: «Car quand le tabernacle fut dressé, il y avait dans la première partie le chandelier, la table et les pains de proposition; et cette partie s'appelait le lieu saint. Et au delà du second voile était la partie du tabernacle appelée le lieu Très-Saint; où il y avait un encensoir d'or, et l'arche de l'alliance, toute couverte d'or, dans laquelle était une urne d'or où était la manne; la verge d'Aaron, qui avait fleuri, et les tables de l'alliance. Et sur cette arche étaient les chérubins de la gloire, qui couvraient le propitiatoire; de quoi il n'est pas besoin de parler présentement en détail.»

Il est impossible de se tromper sur l'objet dont Paul parle dans ce passage. C'est le tabernacle érigé par Moïse selon la direction du Seigneur, contenant un lieu saint et un lieu Très-Saint et divers ustensiles pour le service, ainsi que nous en avons ici l'explication. Nous trouvons dans Exode, chapitre 25 et suivants, une description complète de cet édifice, de ses divers ustensiles et de leur emploi. Si le lecteur n'est pas familier avec ce sujet, il est prié de chercher ces chapitres et d'étudier soigneusement la description de cet édifice. Paul dit clairement que c'était le Sanctuaire de la première alliance, et nous prions le lecteur de remarquer attentivement la valeur logique de cette déclaration. En nous disant positivement ce qui, pendant un temps, constituait le Sanctuaire, Paul nous met sur la voie sûre pour faire d'autres recherches. Il nous donne une base sur laquelle nous pouvons édifier. Pendant un temps tous les doutes et tous les obstacles sont ôtés. Durant la période de temps remplie par la première alliance, période qui s'étendait de Sinai à Christ, nous avons devant nous un objet distinct, clairement défini, décrit par Moïse dans tous ses détails, un objet que Paul déclare être le Sanctuaire pendant cette période.

Mais le langage de Paul a une signification encore plus grande. Il anéantit pour toujours les arguments que l'on avance en faveur de la doctrine qui enseigne que la terre, le pays de Canaan ou l'église sont le Sanctuaire. Car les arguments qui prouveraient que ces objets sont le Sanctuaire dans un temps quelconque, prouveraient aussi qu'ils l'étaient sous l'ancienne dispensation. Si le pays de Canaan fut jamais le Sanctuaire, il le fut quand Israël y fut planté. Si l'église fut jamais le Sanctuaire, elle le fut lorsque Israël fut tiré d'Égypte. Si la terre fut jamais le Sanctuaire, elle le fut durant la période dont nous parlons. C'est à cette période que s'appliquent les arguments que l'on présente en faveur de ces objets, et s'ils n'étaient pas le Sanctuaire pendant ce temps, alors tous les arguments qui montreraient qu'ils furent jamais le Sanctuaire, ou qu'ils pourraient jamais l'être, sont détruits. Mais étaient-ils pendant ce temps le Sanctuaire? Telle est la question finale qui se présente; et Paul la décide négativement en nous décrivant le tabernacle de Moïse, et en nous disant que ce tabernacle, et non la terre, ni le pays de Canaan, ni l'église, était le Sanctuaire de cette dispensation.

Et cet édifice correspond exactement au véritable tabernacle. 1. C'était l'habitation terrestre de Dieu. «Et ils me feront un Sanctuaire», dit-il à Moïse, «et j'habiterai au milieu d'eux.» Ex. 25: 8. Dans ce tabernacle qu'ils dressèrent selon ses instructions, il manifesta sa présence. 2. C'était un lieu saint ou sacré: «Le Saint Sanctuaire.» Lévi. 16: 33. Très-fréquemment dans la Parole de Dieu, il est appelé le Sanctuaire. Ce mot se trouve cent quarante-deux fois dans l'Ancien Testament, et presque dans chaque cas, il se rapporte à cet édifice. u. s.

LA REPENTANCE.

QU'EST-CE que la repentance? Il existe de nos jours une idée très-communément reçue, c'est que la repentance consiste à s'alliger, à éprouver du regret. C'est ce qu'enseignent les ministres dans les réunions de réveil, et c'est à peu près la plus haute idée que le peuple ait de la repentance. D'où il résulte que celui qui peut verser le plus de larmes ou faire d'autres choses semblables est considéré comme étant le plus religieux. Il est entièrement converti. Mais en est-il vraiment ainsi? La douleur constitue-t-elle la repentance? Nous ne le pensons pas. Bien des ivrognes ont été al-tristés, et ont même pleuré sur leur mauvaise habitude, et cependant, ils ne se sont jamais corrigés. Bien des personnes ont été affligées de leur méchanceté et de leur mauvaise conduite, et cependant elles n'ont jamais fait le moindre effort pour se corriger ou pour venir à Christ. Pouvons-nous dire de telles personnes se sont jamais repenties? Certainement non.

Nous montrerons par l'exemple suivant la différence entre la tristesse, et la repentance. Mr. A. assiste à une réunion d'humiliation; il est convaincu, et sa conscience est touchée; il commence à éprouver de la tristesse et à pleurer. Je lui demande ce qu'il a. «Oh! dit-il, je me repens de mes péchés, je désire être un chrétien.»—«De quels péchés avez-vous à vous repentir?»—«Oh! d'un grand, grand nombre.»—«Pensez-vous à quelques péchés particuliers?»—«Eh! bien... oui, ... j'ai... j'ai... j'ai... fait tort de fr. 50 à mon voisin B., l'année dernière. J'en suis bien, bien fâché.»—«Et lui avez-vous rendu les fr. 50?»—«Mais... non, ... je ne vois pas comment je pourrais faire cela. Je ne puis pas me passer de cet argent, mais je suis bien triste de lui avoir fait tort.»

Combien de repentance y aurait-il dans une telle tristesse? Pas beaucoup. Cet homme pourrait être encore plus affligé, que cela ne servirait de rien à Mr. B., à moins que cette tristesse ne conduisit Mr. A. à restituer l'argent volé. Paul déclare clairement que la tristesse, même cette tristesse véritable et selon Dieu, n'est pas la repentance. «Présentement je me réjouis, non de ce que vous avez été contristés, mais de ce que votre tristesse vous a portés à la repentance; car vous avez été contristés selon Dieu, en sorte que vous n'avez reçu de notre

part aucun préjudice. Car la tristesse qui est selon Dieu produit une repentance qui conduit au salut, et dont on ne se repent jamais.» 2 Cor. 7: 9, 10.

Si un homme est véritablement affligé d'avoir fait un tort quelconque, sa tristesse le conduira à réparer ce tort. D'où il résulte que nous pouvons dire que la repentance est le résultat de la tristesse selon Dieu.

Dieu nous a dit par la bouche d'Ézéchiel ce qu'est la véritable repentance, et ce que le pécheur doit faire afin de devenir véritablement converti. «Et quand le méchant se détournera de la méchanceté qu'il aura commise, et qu'il fera ce qui est juste et droit, il fera vivre son âme. S'il revient à lui-même, et qu'il se détourne de tous les péchés qu'il aura commis, certainement il vivra, et ne mourra point.» Ezé. 18: 27, 28.

Se détourner du mal et faire le bien, cesser de transgresser la loi de Dieu et commencer à l'observer, voilà la véritable repentance. La repentance produit un changement, non-seulement dans les paroles des hommes, mais dans leurs actions, dans leur conduite et enfin dans toute leur vie. Telle est la repentance que la Bible enseigne et que Dieu accepte.

D. M. CANRIGHT.

NOTRE LÉGÈRE AFFLICTION QUI NE FAIT QUE PASSER.

«NOTRE légère affliction qui ne fait que passer.» Ces paroles de courage et de force furent suggérées par un cœur brave et noble. Elles sortaient de la bouche d'un homme qui connaissait la douleur. Il faisait journellement l'expérience de ce que c'est que de se trouver dans une profonde détresse. Depuis bien des années il était dans l'affliction. Il souffrait afin qu'il pût aider aux autres dans leurs souffrances. Il ne se plaignait pas de sa position difficile. Il ne prononçait pas un seul mot de murmure, pas une seule parole amère ou piquante. Au contraire, il dit que l'affliction était «légère», ajoutant à cela la déclaration qu'elle «ne fait que passer.» Et si, comme Paul, nous pouvions voir toutes choses à la lumière de l'éternité, nous aurions les mêmes sentiments que lui à l'égard de nos afflictions, qui sont comparativement beaucoup plus légères que les siennes. Bientôt elles seront toutes passées. Encore très-peu de temps, et nous dirons un éternel adieu à tous nos chagrins. Si nous pouvions envisager les afflictions comme Paul le faisait, il ne s'échapperait jamais de nos lèvres une parole de plainte. Nous éprouvons parfois de l'angoisse; mais cette angoisse est légère, comparée au poids éternel de gloire. D'autres fois il nous semble aussi que notre affliction se prolonge bien longtemps; mais dès l'instant que les choses éternelles se présentent à nos regards, combien alors nos afflictions nous paraissent passagères! Alors nous aimons même leurs aiguillons, et nous acceptons le prolongement de ces afflictions aussi longtemps qu'il plaît à Dieu de nous les dispenser. Ces douleurs profondes sont nos meilleures amies. Chacune d'elles est à notre service; chacune d'elles travaille en notre faveur pour nous acquiescer ce poids d'une gloire souverainement excellente. La foi dit: Tout est bien, Dieu ne me dispensera pas une angoisse de moins, pas une douleur de plus qu'il ne sera nécessaire. Il faut que la patience ait son œuvre parfaite, afin que je sorte de l'épreuve purifié comme l'or qui sort du creuset.

Ce peu de temps sera bientôt passé. Ce sera le terme de notre légère affliction. Alors une joie inexprimable et éternelle seule subsistera. Que les angoisses et les afflictions soient donc les bienvenues, si seulement nous en usons selon la volonté du Seigneur.

J. N. A.

LA MORT DE JEAN-BAPTISTE.

SECOND ARTICLE.

MAIS quoique, au premier abord, les convives royaux fussent frappés d'horreur à l'ouïe de la demande barbare de la jeune fille, ils étaient tellement ivres qu'ils restèrent silencieux, plongés dans une morne stupeur, et incapables d'exercer leur jugement, ou de laisser agir leur raison. Bien

qu'ils fussent invités à dégager le monarque de son serment, ils restèrent muets. Aucune voix dans toute cette assemblée, ne s'éleva pour sauver la vie d'un homme innocent, qui ne leur avait jamais fait aucun mal. Hérode, trompé par la pensée que, pour conserver sa réputation, il devait tenir un serment qu'il avait fait, étant sous l'influence du vin, à moins qu'il n'en fut formellement dégagé, attendit en vain qu'une voix s'élevât à cet effet, mais on n'entendit pas un mot. La vie du prophète de Dieu se trouvait entre les mains d'une société de convives joyeux et bruyants, plongés dans les excès du vin. Ces hommes occupaient dans la société une position de dignité et de confiance. De grandes responsabilités reposaient sur eux, et toutefois, ils s'étaient gorgés de frandises, et avaient ajouté l'ivrognerie à la glotonnerie, jusqu'à ce que leurs facultés intellectuelles fussent énerchées par les plaisirs des sens. La scène étourdissante de la musique et des danses leur troublait la tête et leur conscience était endormie. Par leur silence ils prononcèrent la sentence de mort de l'oint du Seigneur, pour satisfaire le caprice cruel d'une méchante femme.

Trop souvent de nos jours, les responsabilités les plus solennelles reposent sur ceux qui, à cause de leurs habitudes d'intempérance, ne sont pas dans une condition à pouvoir exercer un jugement sain, ni à laisser agir les perceptions délicates dont leur Créateur les a doués pour distinguer le bien et le mal. Si ceux qui sont établis en autorité sur le peuple; ceux sur les décisions desquels dépend la vie de leurs semblables se rendent coupables d'intempérance, un sévère châtiement devrait leur être infligé. Ceux qui imposent des lois devraient eux-mêmes observer ces lois. Ils devraient savoir se gouverner eux-mêmes, en observant les lois qui régissent leurs facultés physiques et intellectuelles, afin qu'ils puissent posséder toute la vigueur de leur intelligence, et un sentiment élevé de la justice. Nous avons dans le martyre de Jean-Baptiste, un exemple des résultats de l'intempérance chez des personnes investies d'une grande autorité. Cet anniversaire mémorable devrait être une exhortation à la tempérance chrétienne, une leçon et un avertissement pour tous ceux qui aiment les plaisirs.

Hérode attendit vainement d'être dégagé de son serment; ensuite à contre-cœur il commanda au bourreau d'aller décapiter Jean. La tête du prophète fut bientôt apportée devant le roi et ses convives. Elles étaient maintenant pour toujours fermées, ces lèvres qui avaient si fidèlement déclaré à Hérode la réforme qu'il devait opérer dans sa vie, lorsque le monarque lui avait demandé pourquoi il ne pouvait pas être un des disciples du prophète. Cette voix forte, qui conviait les pécheurs à la repentance, était pour toujours silencieuse. Les frivolités et la dissipation d'une seule nuit avaient causé la mort d'un des plus grands prophètes qui eussent jamais apporté un sage de Dieu aux hommes.

Hérodiade reçut la tête ensanglantée du prophète avec une satisfaction diabolique. Elle se glorifiait de sa vengeance, et pensait que rien ne troublerait plus la conscience d'Hérode. Mais elle se trompait grandement dans ses calculs; son crime ne lui procura aucun bonheur. Son nom devint odieux à cause de son acte barbare, et le cœur d'Hérode fut encore plus oppressé par les remords, qu'il ne l'avait été avant la condamnation de Jean. L'acte même par lequel elle avait pensé débarrasser le monde de l'influence du prophète, eut un résultat tout contraire: il eut pour effet d'élever Jean et de le placer au rang des saints martyrs, non-seulement dans les cœurs de ses disciples, mais encore dans l'estime de ceux qui n'avaient pas osé auparavant se déclarer ouvertement ses disciples. Un grand nombre de ceux qui avaient entendu son message d'avertissement, et qui avaient été secrètement convaincus par ses enseignements, excités maintenant par l'horreur de ce meurtre, accompli de sang-froid, épousèrent publiquement sa cause, et se déclarèrent ouvertement ses disciples. Hérodiade échoua complètement dans son dessein d'anéantir l'influence des enseignements de Jean. Ils devaient se conserver et se transmettre aux générations futures jusqu'à la fin des temps, tandis que la vie corrompue de cette méchante femme et sa vengeance diabolique,

de vaient amasser sur sa mémoire une moisson d'infamie.

Lorsque la fête d'Hérode fut terminée, et que les effets de son ivresse furent passés, la raison lui revint et il fut bourré de remords. Son crime était toujours devant lui; il cherchait constamment du soulagement aux tortures que lui faisait éprouver sa mauvaise conscience. Il croyait que Jean était un prophète honoré de Dieu, et cette croyance n'était nullement ébranlée. Lorsqu'il considérait sa vie de renoncement, ses discours onctueux, ses appels solennels et sérieux; qu'il se rappelait ses conseils, dictés par un jugement sain, et qu'il pensait qu'il l'avait fait mettre à mort, sa conscience ne lui laissait aucun repos. Occupé aux affaires de la nation, recevant de l'honneur des hommes, ils'efforçait de montrer un visage souriant et de couvrir un air de dignité, mais il cachait un cœur ulcéré et inquiet, et était continuellement effrayé par le terrible pressentiment que la malédiction de Dieu reposait sur lui.

Lorsque Hérode entendit parler des œuvres merveilleuses de Christ; comment il guérissait les malades, chassait les démons, et ressuscitait les morts, il se trouva dans une grande perplexité. Il avait la conviction que le Dieu que prêchait Jean, était réellement en tous lieux. Il avait la certitude qu'il avait été témoin des réjouissances tumultueuses et de la coupable dissipation qui avaient eu lieu dans la salle du banquet royal; que son oreille l'avait entendu lorsqu'il avait donné l'ordre au bourreau de décapiter Jean; que son œil avait vu le triomphe d'Hérodiade, et comment elle avait insulté et outragé la tête de celui qu'elle croyait son ennemi. Et bien des choses qu'il avait entendues de la bouche même du prophète, parlèrent maintenant à sa conscience plus fortement que jamais. Il avait entendu de la bouche de Jean que rien ne peut être caché aux yeux de Dieu; c'est pourquoi il tremblait, de crainte que quelque châtiement terrible ne tombât sur lui, à cause de son péché.

Lorsque Hérode entendit parler des paroles de Christ, il pensa que Dieu avait ressuscité Jean et qu'il l'avait envoyé, et l'avait revêtu d'une puissance plus grande encore pour condamner le péché. Il était dans une crainte continuelle que Jean ne voulût venger sa mort en prononçant une condamnation sur lui et sur sa maison. «Or le roi Hérode entendit parler de Jésus, car son nom était fort célèbre, et il dit: Ce Jean, qui baptisait, est ressuscité d'entre les morts; c'est pour cela que les puissances du ciel agissent en lui. D'autres disaient: C'est Elie; et d'autres disaient: C'est un prophète, on un homme semblable aux prophètes. Mais Hérode en ayant ouï parler, dit: C'est ce Jean que j'ai fait décapiter; il est ressuscité d'entre les morts.»

Le Seigneur poursuivait Hérode, ainsi qu'il est décrit dans le livre du Dextéronome: «L'Éternel te donnera à un cœur tremblant, et des yeux qui ne verront point, et une âme pénétrée de douleur; et ta vie sera comme pendante devant toi; et tu seras dans l'effroi nuit et jour, et tu ne seras point assuré de ta vie; tu diras le matin: Qui me fera voir le soir? et le soir tu diras: Qui me fera voir le matin? à cause de l'effroi dont ton cœur sera effrayé, et à cause de ce que tu verras de tes yeux.»

Ces paroles nous présentent une image frappante de la vie du criminel. Ses propres pensées l'accusent, et il ne peut y avoir de tortures plus affreuses que celles que lui fait éprouver sa conscience coupable, que ne lui donne aucun repos, ni le jour, ni la nuit.

Le prophète Jean était le lien de communication entre les deux dispensations. Il était la petite lumière qui devait être suivie par une lumière plus brillante. Il devait ébranler la confiance du peuple en leurs traditions, leur rappeler leurs péchés, et les amener à la repentance, afin qu'ils fussent préparés à apprécier l'œuvre de Christ. C'était par inspiration que Dieu se révélait à Jean, éclairant l'intelligence du prophète, afin qu'il pût ôter la superstition et les ténèbres de l'esprit des Juifs sincères, ténèbres qui, par le moyen de faux enseignements, avaient pénétré dans l'esprit du peuple depuis bien des générations.

Mais le moindre disciple qui suivait Christ, contemplant ses miracles et écoutant ses divines leçons, et les paroles pleines de grâce et de consolation qui sortaient de sa bouche, était plus privilégié que Jean-Baptiste. Jamais aucune lumière n'avait brillé, ni ne brillera si clairement pour éclairer l'esprit de l'homme déchu, que celle qui émanait de Jésus, dans ses enseignements et dans son exemple. Christ et sa mission n'avaient été compris et symbolisés qu'obscurément par le moyen des sacrifices typiques; lui-même pendant un certain temps fut déçu; il pensait que Jésus établirait son roy-

aume ici-bas et régnerait sur des sujets justes et saints, ne comprenant pas pleinement la vie future et immortelle par le Sauveur. «La lumière luit dans les ténèbres, et les ténèbres ne l'ont point reçue.»

Bien qu'aucun des prophètes n'eussent une plus haute mission à remplir, ni une plus grande œuvre à accomplir que Jean-Baptiste, toutefois ce prophète ne devait point voir le résultat de ses propres travaux. Il n'eut pas le privilège d'être avec Christ pour contempler le pouvoir divin qui accompagnait celui qui était la lumière supérieure qu'il avait annoncée. Il ne lui fut pas permis de voir les aveugles recouvrer la vue, les malades guéris et les morts ressuscités. Il ne contempla pas la lumière qui resplendissait de chaque parole de Christ, jetant une auréole glorieuse autour des promesses de la prophétie. Le monde fut éclairé par l'éclat de la gloire du Père, dans la personne de son Fils; mais le prophète solitaire fut privé du privilège de voir et de comprendre la sagesse et la miséricorde de Dieu, manifestées dans le ministère de Christ.

Dans ce sens, un grand nombre de ceux qui eurent le privilège d'entendre les enseignements de Christ et de voir ses miracles, étaient plus grands que Jean.

Ceux qui étaient avec Christ lorsqu'il marchait ici-bas parmi les hommes, qui écoutaient ses divins enseignements, donnés dans diverses circonstances et dans divers lieux, soit qu'il prêchât dans le temple, ou dans les rues, soit au bord de la mer ou à la table de Phéto qui l'avait invité, soit qu'il prononçât des paroles d'exhortations adaptées aux circonstances, soit qu'il guérit, consolât, ou censurât, selon que les circonstances l'exigeaient; ceux-là étaient plus grands que Jean-Baptiste.

E. G. WHITE.

QU'AI-JE FAIT AUJOURD'HUI POUR SAUVER UNE ÂME ?

«La nuit vient dans laquelle personne ne peut travailler.» Jean 9: 4.

Des milliers d'âmes périssent autour de nous! Dieu sauve les âmes par l'instrumentalité humaine. Il sauve par les moyens les plus simples. Il nous montre des personnes sur le bord de la ruine, et il nous dit: «Sauvez-les par la frayeur, comme les arachant du feu.» Le but de Paul était d'en sauver au moins quelques-uns. Il se faisait tout à tous, afin d'en sauver davantage. Qu'est-ce que j'ai fait aujourd'hui pour sauver une âme de la mort? Ai-je supplié Dieu avec instance en faveur d'une âme? Ai-je adressé à quelque pauvre pêcheur des paroles de bonté et d'affection, au sujet du péché et du salut qui se trouve en Jésus? Ai-je donné un traité, une feuille ou une brochure, en l'accompagnant d'une fervente prière, afin que la puissance de l'Esprit de Dieu le suive? Un traité peut sauver une âme. Dieu peut parler par ce traité; les instructions précieuses qu'il contient peuvent faire naître une pensée; cette pensée peut travailler jusqu'à ce que la personne cherche sérieusement le Seigneur et le trouve enfin. Croyant cela, puis-je négliger de distribuer des traités? Une seule parole prononcée avec conviction, un seul passage cité peut sauver une âme. Dieu a souvent employé des moyens tout aussi simples que ceux-là. Et moi, négligerai-je de parler à ceux qui m'entourent, ou craindrai-je de leur présenter la parole de Dieu?

Une lettre écrite à un ami a sauvé une âme. Dieu agit souvent par le moyen de lettres écrites en son nom, dans un esprit d'amour, et de zèle pour sa gloire, afin d'amener des pêcheurs à son trône. Et lorsque je ne puis parler à mes amis, manquerais-je de leur écrire, pour les avertir de fuir la colère à venir? Oh! si nous prions tous pour les pêcheurs, avec le sentiment du grand danger qu'ils courent et du sort terrible qui les attend; si nous prions des occasions qui se présentent de parler de Jésus à ceux qui périssent autour de nous; si nous donnons des traités et des brochures à ceux que nous rencontrons, en priant Dieu de bénir ces prédateurs silencieux; si, une fois par semaine ou plus souvent, nous écrivons une lettre à quelque ami, pour diriger son attention vers les choses éternelles, combien plus de bien serait accompli, combien de mal serait empêché, combien d'âmes seraient sauvées, combien nos congrégations seraient augmentées, combien le Seigneur Jésus-Christ serait honoré, et combien la gloire de Dieu et de sa cause serait avancée! Cela prouverait que nous croyons réellement la parole de Dieu; que nous sympathisons avec les pêcheurs dans leur danger; que nous sommes occupés avec sérieux à l'œuvre de sauver des âmes de la mort; que nous désirons la prospérité de l'église de Dieu, et que nous sentons nos obliga-

tions et notre responsabilité. Alors notre Dieu nous bénirait. Nous n'éprouverions plus ni doutes, ni craintes, mais nous jouirions de la joie et de la paix de Dieu, et tous les chrétiens reconnaîtraient que nous sommes le peuple que l'Éternel a béni. O mes frères, examinons-nous chaque jour! Chaque soir, faisons-nous cette question: «Qu'est-ce que j'ai fait aujourd'hui pour sauver une âme? Si je ne fais rien, ne suis-je pas coupable? Si je ne fais rien, puis-je être loyal avec ma profession? Si je ne fais rien, ne devrais-je pas abandonner immédiatement et pour toujours toute profession de religion?»—*Christian Press.*

«PUIS IL MOURUT.»

CETTE courte phrase, considérée en rapport avec le sujet où elle se trouve, nous donne une idée frappante de la brièveté de la vie humaine. Il est dit d'Adam: «Tout le temps donc qu'Adam vécut, fut neuf cent trente ans; puis il mourut.» Gen. 5: 5. «Tout le temps donc que Seth vécut, fut neuf cent douze ans; puis il mourut.» Verset 8. «Tout le temps donc que Méthuséla vécut, fut neuf cent soixante-neuf ans; puis il mourut. Verset 27. Voilà des hommes qui ont vécu, non point cinquante ans, ni soixante-dix, ni cent, ni deux cents, ni cinq cents, mais presque mille ans, la sixième partie de l'existence de notre terre. Et cependant l'histoire de chacun d'eux se termine par ces paroles: «Puis il mourut.»

Maintenant les hommes ne peuvent espérer de vivre que de soixante à quatre-vingts ans, ou tout au plus cent ans, et puis ils doivent mourir. Quelque longue et prospère que soit la vie d'un homme, elle doit se terminer de la même manière: «Puis il mourut.» Jeunes, nobles, dignitaires, riches, tous également doivent subir la même loi, et bientôt on dira de chacun d'eux: «Puis il mourut.» Quel usage cette pensée ne jette-t-elle pas sur toutes les joies et les félicités terrestres! Ces choses arriveront à un terme et seront remplacées par le triste et froid silence de la tombe.

Il y a quelque chose de profondément triste dans le langage de Jacob mourant, donnant à ses fils ses dernières instructions touchant son ensevelissement dans la caverne de Macpéla. «C'est là», dit-il, «qu'on a enterré Abraham avec Sara, sa femme; c'est là qu'on a enterré Isaac et Rébecca, sa femme; c'est là que j'ai enterré Léa.» Gen. 49: 31. Rachel était mon épouse bien-aimée, mais elle me fut ravie par la mort, et je dus la coucher dans un froid tombeau. Combien de larmes amères n'avaient-elles pas versées sur le bord de cette solitaire caverne de Macpéla! Le monde est partout semé de tombeaux comme celui de Macpéla. Combien de fois n'a-t-on pas dit en voyant des personnes solitaires, au cœur brisé par la perte de quelque être cheri: «Elle s'en va au sépulchre pour y pleurer.» Nos amis, les uns après les autres, nous quittent; et de nous n'a pas perdu un ami?

Lecteur, n'avez-vous jamais pleuré sur la tombe d'un ami, tendrement aimé? Combien l'angoisse de ce moment a été cuisante! Combien le monde vous paraissait alors triste, vide et froid. A leur tour vos amis pleureront bientôt sur votre tombe; et quand ils raconteront votre vie, ils termineront votre histoire par ces paroles: «Puis il mourut.» Nous sommes maintenant dans un monde de morts et de mourants. Est-il raisonnable pour nous de nous affectionner aux choses de ce monde qui doivent si tôt passer? Il y a un monde à venir où on ne dira jamais de personne: «Puis il mourut,» mais tous seront immortels et ne mourront jamais. Puisse nous tous avoir une place dans ces demeures célestes!

D. M. CANRIGHT.

DOUZE RÈGLES POUR MAINTENIR L'ACCORD ENTRE LES MEMBRES D'UNE EGLISE.

1. Il faut nous souvenir que nous sommes tous sujets à tomber dans des fautes d'une manière ou d'une autre.
2. Nous devons supporter les infirmités des autres, et ne pas les faire paraître plus grandes qu'elles ne le sont en réalité.
3. Prions les uns pour les autres, surtout en particulier.
4. Evitons d'aller de maison en maison dans le but d'apprendre des nouvelles ou de nous mêler des affaires des autres.
5. Fermons toujours l'oreille à toute médisance, et ne portons aucune accusation contre personne sans être bien fondés.
6. Si un membre de l'église tombe dans une faute, dites-le lui toujours à lui seul, avant d'en parler à d'autres.
7. Gardons-nous d'une fausse réserve

les uns à l'égard des autres, et interprétons toujours de la meilleure manière possible toute action qui ressemblerait à de l'opposition ou à un ressentiment.

8. Nous devons observer la juste règle de Salomon, c'est-à-dire abandonner la dispute, avant qu'elle soit commencée.

9. Si un membre de l'église a commis une faute envers vous, considérez combien il est glorieux, combien il est selon le caractère de Dieu de pardonner, et combien le caractère vindicatif diffère du caractère chrétien. Eph. 4: 2.

10. Il faut nous souvenir que c'est toujours un grand artifice du diable d'exciter l'animosité parmi les membres des églises, et d'encourager la froideur parmi eux, c'est pourquoi nous devons veiller soigneusement contre tout ce qui favoriserait ses plans.

11. Considérons combien plus de bien nous pouvons faire dans le monde et surtout dans l'église, lorsque nous sommes tous unis dans l'amour, que lorsque nous nous nourrissons un esprit contraire.

12. Enfin il faut considérer l'injonction formelle de l'Écriture et le bel exemple de Christ, à l'égard de ces choses importantes. Jean 13: 5, 35; Eph. 4: 32; 1 Pier. 2: 21.—*Review and Herald.*

AVANTAGES DES ÉCOLES DU SABBAT.

LE but principal des écoles du Sabbat est d'instruire la jeunesse des vérités religieuses, et d'en inculquer les principes dans leurs cœurs. Mais il résulte en outre, comme prix du travail et de la fidélité de tout écolier studieux dans l'école du Sabbat, une culture intellectuelle qui n'est pas une acquisition d'une petite importance.

Dans tous nos efforts pour l'éducation des enfants, notre but principal n'est pas tant qu'ils obtiennent une connaissance des sciences, mais plutôt que leurs facultés intellectuelles se développent pleinement. Ce but ne peut être atteint que dans l'exercice de l'esprit par l'étude. Pouvons-nous trouver de meilleurs sujets à étudier que ceux qui nous sont présentés dans la Parole de Dieu?

Aucune autre étude n'est aussi bien adaptée au développement des facultés intellectuelles que celle de la Bible. Quoiqu'elle ne soit pas un traité scientifique, elle renferme néanmoins tous les principes nécessaires au parfait développement de l'homme. Une étude minutieuse de la Bible élève et forme la raison, fournit un aliment à l'imagination par la contemplation des gloires à venir, et stimule toutes les facultés intellectuelles par un exercice salutaire.

Mes chers jeunes amis, soyez sûrs que, lors-même que vous seriez privés des avantages d'une éducation complète, vous pouvez encore faire beaucoup pour exercer et former votre intelligence en vous appliquant soigneusement à l'étude de la Bible dans vos leçons de l'école du Sabbat.

S. BROWNSBERGER.

CHICAGO et Indianap-olis, deux villes des Etats-Unis séparées par une distance de 2100 milles, (70 lieues) communiquent par le moyen du téléphone.

École du Sabbat.

QUESTIONS BIBLIQUES POUR ÉCOLES ET FAMILLES.

LEÇON IV.

EXPÉRIENCES DANS LE DÉSERT; LES ALLIANCES, LE TABERNACLE.

1. QUELLES furent les expériences des enfants d'Israël dans le désert de Sur et dans le désert de Sin?
2. Quels furent les miracles, ayant eu lieu en rapport avec celui de la manne, par lesquels le Seigneur désigna le septième jour comme étant le Sabbat.
3. Qu'arriva-t-il à Réphidim?
4. Qu'était la première alliance?
5. Comment fut-elle ratifiée? Comment fut-elle ratifiée?
6. Quelles promesses le Seigneur fit-il dans cette alliance?
7. A quelle condition traita-t-il cette alliance?
8. Qu'est-ce que Dieu prononça lui-même?
9. Concernant quelles paroles, l'alliance fut-elle ratifiée?
10. Comment fut-elle ratifiée?
11. Qu'est-ce qui appartenait à la première alliance? Hébr. 9: 1.
12. Décrivez les parties du Sanctuaire terrestre.
13. Quelles ordonnances du service divin y étaient accomplies?



